

Jeanne Ribaucour

**CHRONIQUE
FIN DE SIECLE**

Première Partie

Artistes, mes frères
et mes sœurs

(juillet 1993)

I

Il serait temps de faire le point sur ces choses, ou tout au moins d'en parler par écrit. Mon propos est de livrer ici des impressions en vrac, non d'élaborer une synthèse (je laisse ce soin au siècle prochain).

Je vais donc noter au fil de la plume et dans le plus grand désordre qui soit les réflexions qui me viennent sur mes frères écrivains et sur mes cousins peintres. Je mets les peintres en cousinage car j'ai barbouillé en mon temps, et connu quelques vrais peintres suffisamment pour avoir quelque compréhension de cet art. Les musiciens resteront dans l'ombre en raison de mon incompetence dans le domaine musical. Ils ne m'inspireraient que des sottises. Ce ne seront donc que des relations (de type mondain). La référence aux exécutants pouvant offrir ici et là quelque intérêt...

Dimanche dernier Est buvait une bière dans ma cuisine tout en s'indignant sur mes pannes d'écriture.

- Les éditeurs t'ont tuée ! gémissait-il.

Et je me suis retrouvée en train de lui expliquer que les éditeurs n'avaient rien à voir là-dedans. Simplement, j'avais franchi une haie, j'étais "de l'autre côté". Perplexe... observant tous ces gens qui écrivaient et me demandant ce que signifiait ce phénomène. Mon discours était superbe (ce sont des choses qui arrivent). Un déclic dû à Dieu sait quoi et vous vous mettez soudain à exprimer de façon claire et sensée ce que vous portez dans la tête depuis des mois et des mois comme un ballot de chiffons pourris. Bien sûr la parole est un acte éphémère, grandiose, théâtral. Le corps l'accompagne : main, œil, modulation de voix. On se grise.

Je serais incapable de transcrire ici tout ce que j'ai dégoisé ainsi en cinq minutes de temps : les écrivains solitaires et géniaux enfermés dans leur bulle de cristal, accouchant le plus souvent de merdes... mais possédés par leurs fantasmes... et peut-être heureux, qui sait ?... etc...

Est ne m'écoutait pas. Il subissait mon charme extérieur et probablement ne pensait qu'à lui-même, Au personnage maudit qu'il incarne ces temps-ci. Dans lequel il semble se complaire beaucoup pour oublier ses frustrations

Avais-je besoin qu'il m'écoute ? Non. Je vidais ma propre querelle à côté d'un sourd et je préférerais certainement n'être pas entendue. C'était plus facile ainsi. Nous n'irions pas bien loin dans le pays maudit. Je ne pouvais pas l'y entraîner sans lui faire du mal. Et j'aime beaucoup Est.

Car il y a dans cette affaire deux choses distinctes. Il y a l'amour que l'on éprouve pour des créatures que le destin place à nos côtés, et puis il y a une donnée abstraite, mal définie, après laquelle nous courons sans jamais pouvoir l'appréhender. L'ennui c'est qu'on mélange généralement ces deux éléments de façon incohérente. Autant vouloir mêler l'eau et l'huile !

Peut-être sommes-nous comme une assemblée pieuse dans une église ? Dieu est là, devant nous, dans un ostensor d'or. Nous ne savons pas ce qui gît dans le mystère de l'hostie blanche mais tous nous la contemplons dévotement. Et puis, comme après tout l'homme est un homme, nous oublions ingénument la divinité qui nous est commune et nous nous observons les uns les autres en secret : celui-ci met la tête dans ses mains, celui-là se trompe dans les genuflexions, celui là a un chouette costard et celui-là, là-bas sous le vitrail, rutil de lumières multicolores...

Mais bien entendu on se tait. Comment envisager seulement l'idée qu'on pourrait discuter un bon coup ?

II

Une exposition de tableaux médiocres est comme une église où les gens viennent, mais pas pour Dieu. Ils assurent ce qu'on appelle la pratique religieuse. Le geste.

Les murs vous le disent. Il faut écouter la parole des murs. Elle est faite de couleurs équivoques et de tracés simulateurs. Tout cela répété à l'infini : toc, toc, toc... Vous entrez et vous êtes submergé par quelque chose que vous êtes incapable de définir mais qui vous incite à vous en aller...

Vous décidez de faire fi de cette impression. Vous avancez. Vous obligez votre œil à se poser sagement sur un tableau. Sur un autre et puis encore sur un autre. Mais la monotonie de la médiocrité endort votre œil qui devient inapte à percevoir quoi que ce soit (et c'est sans doute une bonne chose pour lui). Le voilà anesthésié. Indifférent.

S'il y a des visiteurs, votre œil ne sera même plus capable de constater l'atonie du regard des gens. Ainsi se déroulera le ballet culturel sans danger dans lequel vous vous êtes immiscé pour accomplir un geste social : vous tournerez les uns derrière les autres dans le sens giratoire prévu. Et ceci avec un vide absolu dans l'âme.

Ces peintres ont œuvré., mais ils n'ont pas œuvré pour votre joie. D'ailleurs, ont-ils œuvré ? Le mot est consigné dans le catalogue des idées reçues. Nous l'accepterons dans son sens primitif (fournir un travail).

Et nous ne ferons pas d'histoires aujourd'hui à propos de ce que signifie une œuvre.

III

Nous avons rendu visite à une femme qui faisait de la peinture sur soie. Cette femme se faisait connaître par téléphone, nous allions voir ses productions (avant l'exposition).

Josée nous avait prévenu : la peinture sur soie c'est ce qu'il y a de pire.

On me croira ou on ne me croira pas : cette femme peignait des petits éléphants Babar avec couronne jaune sur fond pastel. Elle en avait peint une quantité extraordinaire. Sans doute estimait-elle que Babar se vendait bien ?

Elle nous soumit également quelques aquarelles peintes par une de ses amies. Je ne suis pas experte en aquarelles. Mais certaines sont émouvantes, peut-être quand elles ne sont pas trop sages. Ou encore quand l'eau est sensible dans la couleur et donne à l'œuvre un aspect fluide assez particulier. Hélas, les aquarelles de l'amie de la femme aux Babars étaient d'une sagesse accablante. Je me souviens d'une seule : une porte bleue encadrée d'un rosier grimpant, le tout si bien figolé qu'on aurait pu le prendre pour une photo.

- C'est très bien fait, avons-nous dit poliment,

Car il faut être poli, bien entendu.

Il y a tout un arsenal de formules à cet effet. Nous ne les connaissons pas toutes.

IV

Ce que je souhaitais être une chronique vire, vire, vire, et sans le vouloir je sombre dans la méditation.

Mais j'ai décidé de me laisser aller à mes pentes naturelles et SURTOUT de ne jamais me corriger...

Ce 9 août, j'écris donc mes pensées.

Aujourd'hui, justement, j'avais la tête pleine de considérations sur l'art. Il m'en est venu des foules en observant Louise en train de jouer dans le jardin d'Ayguesvives la semaine dernière et je ne veux pas les perdre en chemin.

Louise parlait un peu avec moi, de ceci, de cela, de petites choses minuscules que nous nous plaisions ensemble à rendre un peu démesurées. Juste pour nous amuser.

Et soudain le dialogue cessait. Louise s'éloignait un peu, en parlant toute seule. On l'entendait à peine, je crois bien qu'elle mangeait ses paroles qui ne m'étaient plus destinées.

Je la voyais s'enfoncer petit à petit dans un univers imaginaire qui s'était créé à la faveur de notre discours. Elle était maintenant complètement immergée et je crois que quand par hasard elle passait à côté de mon fauteuil elle ne me voyait pas. Par moments elle se taisait, mais son corps en action révélait la magie qui l'habitait.

Je me gardais bien d'intervenir, faisant semblant de lire. Louise s'entortillait dans un vieux tablier, elle couronnait sa tête d'un jouet fait de boules de plastique de couleurs (un jouet de Mathilde) et soudain, sa façon de se déguiser m'est apparue comme l'Art Suprême. Une justesse d'instinct inouïe ! Elle était comme un petit Bacchus (mais je faisais toujours semblant de lire). C'est à ce moment là que j'ai compris enfin l'essentiel du processus créatif. J'étais éblouie, contente, sûre de moi.

Mais l'expliquerais-je aussi clairement que je l'ai ressenti ?

Une évidence première : l'enfant est en état d'innocence, il croit aveuglément à la magie. Cette foi est la condition essentielle de l'acte créateur.

Ensuite l'enfant se moque de tout sauf du bonheur qu'il poursuit en inventant un monde où tout est possible. Ce bonheur ne ressemble à rien de ce qui nous entoure et pour le trouver il faut s'évader. La chose est facile si on y croit. Une fois qu'on y est il faut veiller à y rester, Ne pas se heurter aux présences réelles (en l'occurrence moi plongée dans le "Monde Diplomatique"). L'enfant est donc sourd, il ne se parle qu'à lui-même et il n'écoute pas les paroles qui jaillissent de ses lèvres, il les laisse tomber pour s'en libérer. La notion de temps est parfaitement abolie.

Soudain (et nul ne saurait dire pourquoi) la bulle magique éclate et l'enfant a besoin d'un auditoire. Louise alors se rapproche du fauteuil et comme si c'était la chose la plus naturelle du monde elle me dit non ce qui s'est passé dans sa tête pendant qu'elle voguait en se costumant mais ce qu'elle est devenue grâce à ce sortilège. Une fée. Ou la Princesse Horreur (traduction louisique de "princesse Aurore"). Nous reprenons notre dialogue en fonction de cette transformation et nous sommes parfaitement à l'unisson.

Je suis donc entrée dans ce processus créateur mais en tant que partenaire. J'étais le miroir vivant consulté au bon moment. Etc...

Frères et Sœurs faut-il un sermon pour vous éclairer sur vous-même ? En ce cas comme beaucoup de sermons ce serait une paraphrase. A propos de Louise en train de jouer au jardin...

V

Nous avons inauguré samedi notre exposition annuelle. Il y avait le maire, plusieurs notables et même un ministre !

Le ministre a pris la parole en dernier. C'était un petit mec en complet mastic avec des cheveux gris et un regard éteint.

"Je serai bref" a déclaré le ministre et il a parlé un quart d'heure. Il a longuement expliqué les avantages de la culture. D'après lui la culture est en étroite relation avec l'économie du pays. En effet elle entraîne les gens à se déplacer, à dormir à l'hôtel, à manger au restaurant.

Je n'invente rien. Le nom du ministre est LIMOUZY.

VI

Je vois la culture de ce ministre comme un vulgaire et déplorable objet de consommation, et je ne suis pas seule à penser ainsi !

Cette "culture" on va finir par la haïr. On va s'en moquer jusqu'à essoufflement total. Cependant la vraie culture existe toujours dans notre tête comme un objet sacré, une référence humaine indispensable pour exister. Comment s'y retrouver ? Un seul mot pour deux notions qui n'ont rien en commun... On s'interroge. On subodore qu'il faut vivre avec un double langage. On se dit qu'une même phrase peut complètement changer de sens selon qu'elle s'adresse à celui-ci ou à celui-là. Dieu que la vie est compliquée !

Vous dites :

- La culture est indispensable.

Si vous prononcez ces mots à l'intention d'un hôtelier c'est une phrase touristique. Si vous chuchotez cela sur un banc, le soir à la fraîche dans l'oreille de quelque poète c'est un vœu.

Mais il y a peu de gens cultivés et ce sont ceux qui ne le sont pas qui pétrissent la culture comme une pâte à pizza en période de vacances. Faut-il se moquer ? Je ne le pense pas. Mieux vaut trouver un chemin de traverse pour aller de la pâte à pizza (comestible) vers l'odeur suggestive d'une pizza dont on aurait grand faim...

L'art et l'artisanat des vacanciers de cette fin de siècle donnent à penser aux gens vraiment intelligents. Il ne faut pas s'en écarter comme on s'écarte d'une merde pour épargner sa semelle. Cet art et cet artisanat sont un signe. Ils nous montrent où en sont venus, peu à peu tous ces gens qui ont, malgré tout, comme les personnes cultivées, cinq sens, une cervelle et une sensibilité. Toutes ces valeurs humaines se sont assoupies sous l'effet d'un abêtissement collectif. La massification de l'espèce, sa "normalisation" dans un certain savoir (précaire) rassure une partie des esprits, elle donne de l'homme une image rassurante. Chacun est invité. Il suffit de vouloir. Un peu d'audace et nous y sommes ! Les plus courageux gagneront ! Mais gagneront quoi ?

Un cadeau, comme à la télé. Une prime. Une image de soi-même un peu agrandie et plus colorée que nature. Jusqu'ici tout semble cohérent et logique, les stimuli de la compétition étant les seuls mécanismes parfaitement assimilés par nos contemporains.

Mais il est bien évident que tous ces gagners perdent sur tous les tableaux.

Comment éveiller leur conscience ? Ils sont tellement loin de la réalité mais aussi tellement innocents...

VII

Laissons pour le moment cette question de côté. Elle est insoluble. Comment faire entendre des sourds ? Comment leur faire comprendre qu'ils abordent leurs problèmes à l'envers ? La solution est tellement simple qu'ils ne la trouveront probablement jamais.

Plus subtil est le cas de monsieur D., peintre du dimanche.

C'est un petit homme propre et timide, avec d'épais cheveux gris bien peignés. Comme tous les timides quand il se lance enfin à parler il est intarissable.

Monsieur D. aime la bonne peinture, les grands peintres. Il perçoit la beauté. Il a suivi (pour son plaisir) des cours aux Beaux-Arts. Il a un ami peintre professionnel et sait que le travail est un élément essentiel de l'art.

Toutes ces choses font partie de sa vie, elles le rendent fondamentalement heureux.

Monsieur D. fait beaucoup de vélo. Il a toujours sur lui un carnet de croquis et lors de ses promenades il croque ce qui lui plaît. Ensuite chez lui, il conçoit de grands tableaux. Il nous les a montrés. Ce sont des œuvres harmonieuses, équilibrées (sauf les nus qui m'ont paru hasardeux et trop imaginaires, avec des fautes anatomiques surtout dans les proportions). Mais la majorité des tableaux sont des paysages. Il en explique la genèse et les trahisons délibérées. Nous avons passé là un très bon moment. Hélas je n'osais formuler mes critiques, je ne le connais pas, je ne me sentais pas assez libre...

Mes critiques les voici : les couleurs. Des couleurs plaisantes dans l'ensemble, mais tous les tableaux étaient identiques ! Ocre, rose, et toujours toujours le même vert acide pour les arbres !

Monsieur D. parlait de plus en plus vite, exprimant (modestement) toutes ses compétences, et il savait en perspective et en composition une foule de choses.

Ce que j'aurais aimé dire à monsieur D. c'était qu'il se mette à peindre avec les doigts et qu'il barbouille un peu sa palette. J'aurais aimé aussi lui ébouriffer les cheveux (mais c'était une pensée impie).

Naturellement je me suis gardée de livrer mon sentiment intime, tout en le regrettant très fort. Et ceci en raison de ce que j'évoquais au début de ces Chroniques, à propos d'Est... A savoir l'amour que l'on éprouve pour des gens, et puis cette donnée abstraite après laquelle nous courons... Je me sentais tant d'affection, tant de respect pour monsieur D..

Tout compte fait monsieur D. n'a pas besoin de mes paroles. Il court tout seul, à sa façon, vers la donnée abstraite. Ce n'est pas lui-même qu'il cherche, mais la beauté. Cette beauté qui, dehors, dans la campagne, l'exalte.

Sa modestie est un handicap certain. Il se rassure à coup de techniques, essayant de juguler ses forces vives avec des matériaux précis : un certain papier fait pour l'huile... et la connaissance précise des noms des tubes de couleurs... Tout cela est exquis pour nous, les spectateurs.

Mais l'essentiel est peut-être la joie de monsieur D.. Qui pourrait le dire ?

Pour finir il faut noter que monsieur D. refuse catégoriquement d'exposer ses tableaux à la mairie. Il ne s'explique pas sur les motifs d'une attitude aussi intraitable,

J'ose espérer qu'il ne souhaite pas se mêler à la laideur accrochée aux murs.

Mais j'ai bien peur que ce soit plutôt par modestie !

VIII

Que nul ne s'effarouche de mes références à Dieu et à la religion à propos de l'Art dans ces pages. C'est pure coquetterie de ma part. En effet ce sont là des valeurs tellement désuètes et oubliées aujourd'hui qu'elles me semblent devoir bientôt redevenir neuves et prometteuses !

De plus c'est une structure commode pour analyser des comportements. Il se passait tant de choses dans les églises, avant guerre, tant de choses auxquelles Dieu n'avait aucune part ! C'étaient des endroits qu'il ne faudrait pas oublier, où se nouaient et se dénouaient les désirs confus du corps et de l'âme. A mon avis, la poésie régnait là à l'état pur...

La crainte de Dieu subsiste dans l'âme humaine et je défie le lecteur de me contredire. Simplement Dieu a changé de nom dans l'esprit des gens. Le mystère ineffable aurait tendance en cette fin de siècle à se loger du côté de l'Art (le vrai).

Hier après-midi j'étais chez le coiffeur et Gisèle me coupait les cheveux. Gisèle est une jeune femme très belle, et très douce. Elle n'est pas sottre. Pour me faire plaisir elle m'a interrogée sur l'exposition. J'en suis venue à lui parler de la conférence de Louis Esquirol sur la restauration des tableaux. Nous abordions je le sentais un domaine qui lui faisait peur. J'ai tenté le coup : lui expliquant plus ou moins bien ces techniques folles qui consistent à enlever une vieille toile pourrie avec de la colle, un calque et un fer chaud, laissant à nu une peinture intacte pour qu'elle reçoive ensuite le support d'une toile neuve. Gisèle ne m'écoutait que d'une oreille et quand elle a repris la parole j'ai senti qu'elle cherchait d'instinct ce qu'il y avait d'utilitaire dans la restauration des tableaux. Elle m'a dit par exemple que si, comme je le lui avais signalé, on découvrait des personnages cachés par d'anciennes restaurations cela permettait alors d'authentifier la propriété d'une œuvre. Je n'ai pas très bien compris le processus de ce raisonnement mais j'ai senti qu'elle cherchait à se rassurer sur ces activités un peu démentes. Cette conversation très affectueuse était comme une passerelle au dessus d'un gouffre.

IX

Nous ferons une petite place à Sergueï. Sergueï est un frère écrivain, il habite au village (ou plutôt à cinq kilomètres d'ici en pleine campagne).

Etant donné l'expérience acquise ces dix dernières années à fréquenter mes frères et sœurs écrivains j'ai mis trois ou quatre ans à accepter un petit rapprochement avec ce "professionnel" (plusieurs romans publiés chez des éditeurs parisiens, ignorés du grand public et pilonnés quelques mois après leur parution). J'ai lu sans enthousiasme quelques œuvres de Sergueï et c'est seulement après avoir aimé un de ses textes inédits que j'ai conçu le projet de l'éventuel rapprochement cité plus haut. Comment fréquenter un écrivain si l'on n'aime RIEN de ce qu'il écrit ? Il faut se montrer hypocrite ou alors d'une prudence telle que chaque mot prononcé devra être méticuleusement pesé... Bref, un martyr ! Mais j'aime vraiment "JUSTIN BENOIT" et tout est alors devenu possible.

Sergueï (dont je russifie le prénom par pure fantaisie d'esprit) est un homme de soixante ans, barbe et cheveux blancs, visage régulier, carrure modeste. En hiver il porte souvent une pelisse à col de fourrure qui évoque les milieux parisiens de sa vie active (il était journaliste). Il y a aussi sa façon de saluer les femmes :

- Mes hommages, madame.

Formule désuète qui me désarçonne toujours. Mais à part ces brefs élans de snobisme Sergueï est un homme plutôt simple et de bonne compagnie. Serviable, ouvrant volontiers son porte-monnaie pour acheter nos livres. Cultivé. Aimant réellement la lecture. Conversation agréable.

Mais j'ai noté chez lui cette tendance commune à tous mes frères et toutes mes sœurs : Sergueï ne s'intéresse fondamentalement qu'à lui-même. A son œuvre, dont il ne semble pas envisager de mettre en doute la qualité, l'opportunité, le sens...

Je l'envie un peu d'être aussi ingénu, mais en même temps ce narcissisme m'agace.

Il m'a raconté qu'il passe toutes ses nuits à écrire (de dix heures du soir à trois heures du matin). Tout en l'écoutant poliment je me posais perfidement à moi-même cette terrifiante question : que fait-il de toutes ces paperasses accumulées ainsi nuit après nuit ? Je me suis ensuite rassurée en me disant que cet aveu était peut-être une "clause de style" et que "toutes les nuits" était probablement "une nuit de temps en temps". Mais tout de même ! A plus de soixante ans ! Quel stock !

Et voilà comment sont les écrivains avec les écrivains. C'est pourquoi ils ont tant de mal à se côtoyer...

X

Marie-Thérèse II... voilà qui sonne comme un nom d'impératrice. En réalité j'ai deux Marie-Thérèse comme sœurs écrivains.

Marie-Thérèse II est minuscule, fine, un tout petit squelette et la grâce d'une statuette. En elle tout est dans les yeux, très noirs, ardents, intelligents, et aussi dans les cheveux, toison courte, argentée, coupée au bol. Sous la frange presque blanche le regard d'anthracite est là, signe d'une vie intense. On se sent prêt à l'aimer.

Et pourtant Marie-Thérèse II est terrible ! Ses jugements sont rigoureux, impitoyables, même si elle les tempère d'un petit rire gai. Nous nous aimons beaucoup, elle et moi. L'écriture nous a rapprochées et c'est à travers elle que lentement lentement nous devenons amies.

Elle m'a parlé d'abord de ce récit autobiographique qu'elle a écrit après la mort de son mari. Un an après elle a consenti à me le faire lire. Un an après on en a parlé...

Nos conversations ont la délicatesse de la bonne cuisine, et pourtant nous sommes absolument différentes. Nous n'avons pas du tout la même démarche intérieure dans nos façons d'écrire. Marie-Thérèse II est branchée sur le réel, je suis branchée sur l'imaginaire. Elle m'envie un peu mes pouvoirs d'invention, moi je suis subjuguée par sa rigueur intellectuelle. De toute façon nous sommes d'accord sur l'essentiel : on écrit pour comprendre ce qu'est la vie.

Elle est peut-être la seule, à ma connaissance, qui manifeste un tel désir de compréhension. Je pense que l'une et l'autre avons l'esprit philosophique.

Mais Marie-Thérèse II n'aime ni le baroque ni les outrances poétiques ni ce qui est un peu farfelu. Très vite elle est désorientée... Je crois qu'elle a encore peur de l'écriture.

Elle manque un peu de métier, ses écrits sont toujours un peu longs et se perdent dans les méandres de son processus intérieur. Elle veut tout dire. Mais en même temps elle ne rêve que d'écrire court. Un jour elle nous étonnera tous.

Ce que j'admire le plus dans son travail c'est ceci : bien que ce soit le malheur, la solitude et diverses autres souffrances qui l'aient acculée à écrire elle ne se complaît pas dans sa douleur. Elle a une plume terriblement pudique.

Elle m'a confié qu'elle a toujours rêvé d'écrire. Depuis l'enfance. Mais qu'elle avait reculé l'échéance (jusqu'à la soixantaine) de peur de n'être pas capable d'écrire. Fille de paysans, normalienne, elle a vécu longtemps, très longtemps, (j'imagine), dans le respect un peu sacré des grands auteurs...

Et comme tous les écrivains sérieux elle se remet en question, elle doute d'elle-même, elle relativise excessivement ce qu'elle fait. J'insiste... car c'est une tendance rare et précieuse,

Elle a horreur de la "fonction d'écrivain" et de tout l'appareil qui l'accompagne. Ce qui l'intéresse ce n'est pas "être" mais "faire".

En ceci, à mon avis, elle est sauvée.

XI

Marie-Thérèse I c'est Narcisse penché sur l'eau et contemplant son image... De ma vie je n'ai vu quelqu'un d'aussi bon, d'aussi chaleureux, d'aussi compréhensif à autrui être en même temps aussi fasciné par soi-même.

Marie-Thérèse I écrit beaucoup, je crois : des témoignages, un journal, des souvenirs... Elle donne peu de choses à lire mais comme c'est une femme de verbe si on l'écoute c'est comme si on l'avait lue. A mon avis c'est une femme de parole plus qu'une femme d'écriture. Par nature elle est poète. Je veux dire par là qu'il y a en elle quelque chose de charnel qui fait que la vie est toujours étroitement imbriquée à ses manifestations verbales. Un lyrisme de la chair tout à fait extraordinaire.

Mais je ne voudrais pas que ces lignes qui précèdent trahissent la belle complexité de cette nature ardente. Car Marie-Thérèse I aime avec passion les choses de l'esprit. Elle apprécie un texte ou un spectacle avec une finesse de pensée qui m'éblouit toujours, et il lui arrive bien souvent d'en faire la synthèse beaucoup mieux que des penseurs chevronnés. L'intuition, en elle, est comme un don de Dieu.

Chantera-t-on jamais assez haut les mérites humains de l'intuition ? (petite génuflexion devant Schopenhauer).

XII

Mais va-t-on oublier Blanche ?

Blanche, à l'encontre de Marie-Thérèse II, est fascinée par la fonction d'écrivain, qui semble-t-il pour elle prend le pas sur l'acte d'écrire. L'acte d'écrire étant un geste quasi religieux dont la grandeur sacrée (en ce qui concerne l'écriture de Blanche) recule toujours la réalisation.

Blanche écrit, bien sûr, mais peu et toujours en grand état de malaise car elle n'est jamais certaine que ce qu'elle écrira plaira ou sera compris.

Tout compte fait Blanche est la femme écrivain avec qui je m'entends le mieux professionnellement parlant. Nous avons en commun une seule chose : la passion de notre travail. Nous pouvons parler des heures et des heures sur nos façons de travailler (mais non sur ce que nous écrivons). Curieuse entente ! Car en dehors de ces questions pratiques (ou techniques) nous n'avons aucune parenté d'âme. Blanche est introvertie et je suis extravertie. Je veux dire qu'elle écrit des textes symboliques, initiatiques, hermétiques, des textes intérieurs. Quant à moi, je me livre à des peintures romanesques d'apparence facile, humoristiques, etc... dont il faut décrypter bien sûr le contenu caché.

Blanche n'a pas d'humour, c'est le principal reproche qu'on peut lui faire. Mais elle a écrit quelques textes inoubliables comme celui que je baptise en moi-même "la maison testament".

- Comment va Blanche ? demande parfois Daniel qui la fréquente avec circonspection.

- Blanche est toute rouge !

Car Blanche boit et c'est un drame...

Mais faut-il parler maintenant de Daniel ?

XIII

Daniel est un frère très cher. Je suis sa "sœur en écriture" selon ses propres paroles. Notre parenté est étroite, assez passionnée, parsemée de conflits. Mais glissons sur ces bagarres fraternelles. Si elles n'avaient pas lieu elles nous manqueraient je crois.

Daniel est une sorte d'énigme vivante. Si on cherche à interpréter sa personnalité on la dénature. Mieux vaut l'accepter tel qu'il est.

Son rapport à l'écriture me laisse toujours perplexe. Il est certain, que Daniel aime écrire et qu'il ne peut vivre sans ce geste de la pensée... Mais en même temps il hait l'écrivain qui sommeille en lui, il haït tous les écrivains.

Précisons : tous les écrivains qui se complaisent dans la fonction d'écrivain. Le résultat donne ceci : Daniel s'est retiré au Bézu pour écrire mais il n'écrit pas vraiment. Il ne cesse de prendre des notes sur la vie contemporaine (qu'il contemple de son perchoir isolé et qu'il écoute par voies audiovisuelles).

Il se tient à l'écart et il pense.

Perçoit-il vraiment l'essentiel des choses dans cette tour d'ivoire ? J'ai bien peur que non...

Daniel écrit des premiers jets (nouvelles, romans) pleins d'humour et de personnalité. Sa pensée est très proche de celle de Georges Perros. Il a une immense culture (il est bardé de diplômes et fût même lauréat au Concours Général en son temps). Mais il ne travaille jamais ses textes. Il déteste ça. Car s'il les travaillait il deviendrait (pense-t-il) comme ces écrivains maniaques qui lui font horreur.

Il a une malle pleine de brouillons prometteurs.

Daniel est moral. C'est un anarchiste pur et dur. Objecteur de conscience (des mois et des mois de prison à son actif). Il est sensible, vulnérable, fragile et la vie l'a malmené justement sur des choses qu'il était incapable de supporter.

Le seul domaine où Daniel travaille un peu (en plus du jardinage) c'est la poésie. Il consent à être poète. Il l'est. Mais il serait plus que cela encore : nouvelliste, chroniqueur, philosophe, s'il s'aimait plus lui-même.

Daniel aime beaucoup ce que j'écris, c'est peut-être le seul de tous mes frères écrivains qui aime l'œuvre de Jeanne Ribaucour...

Daniel est mon "frère de plume".

XIV

Mais il est des écrivains fiers de l'être.

Ainsi, celui que nous avons rencontré à Balaruc en juin dernier (j'ai oublié son nom). Nous arrivions tout essoufflés à la Bibliothèque Municipale pour une journée d'animation. Nous étions en retard Marie-Thérèse (1) me faisait de grands signes :

- On t'attend !

Un monsieur était là. Un curiste. Grosse bedaine, bermuda beige et canne. Il s'est incliné et m'a baisé la main.

- Je suis heureux de vous connaître, s'est-il écrié avec emphase. Malheureusement je ne pourrai me rendre libre cet après-midi pour votre séance de lecture. Toutefois, j'écris...

J'ai hoché la tête.

- J'écris des choses superbes, a poursuivi le curiste. Des textes sulfureux sur la religion. Mais aussi des nouvelles... Des nouvelles magnifiques...

Il a continué comme ça pendant vingt minutes, sans jamais poser un regard sur l'éventaire de nos livres. Pas la moindre lueur de curiosité. Enfin, il s'est tu. Il a noté notre adresse pour nous envoyer ses manuscrits. Il m'a baisé la main et s'en est allé en claudiquant un peu et en jouant de la canne. Marie-Thérèse s'est révélée vexée qu'il ne lui ait pas baisé la main.

-On ne baise que la main de l'éditeur, ma chère, lui ai-je dit en essuyant la mienne contre mon pantalon.

XV

Dans notre civilisation hautement culturelle jaillit spontanément une profusion ahurissante de fêtes du livre. Bien entendu les gens ne lisent pas plus qu'autrefois (plutôt moins à cause de la télévision), mais les manifestations de promotion du livre poussent un peu partout comme herbes sur les talus.

Cette semaine Sorèze en proposait une dans le cadre de sa vénérable Ecole Royale... L'Ecole de Sorèze est maintenant à l'abandon, la plupart des salles sont condamnées et derrière les vitres sales de quelques classes on pouvait voir de vieux matelas pourris empilés les uns sur les autres...

Le Salon du Livre Sorézien se tenait dans la cour des Rouges, sous les arcades, un peu à l'abri du vent d'autan. Quelques stands éditoriaux : BABEL (Mazamet), L'OCCITANIE (Puylaurens), LE CLUB STENDHAL (Dourgne). En face : OMBRES BLANCHES (Toulouse) jumelé avec VERDIER (La Grasse) et L'ATELIER DU GUE (Villelongue d'Aude). L'extrême fond des arcades recelait un important stand de foulards et de coussin de soie peinte (Navès), ainsi qu'un important stand d'artisanat du cuir (Durfort). Ces deux éventaires profitaient sans vergogne du souffle culturel de ce week-end.

Nous nous sommes assis avec résignation derrière nos livres et sommes restés ainsi tout l'après midi du samedi et toute la journée du dimanche (mais moi j'ai pu m'échapper lâchement pendant trois heures le dimanche après-midi pour aller à Montolieu avec Estèbe et Elizabeth).

Toutefois j'aurais bien aimé posséder un caméscope pour filmer et enregistrer toutes ces heures mornes d'où le pittoresque n'était pas exclu ! Contentons-nous de notre plume ! Dans les travées des Foires du Livre (où que ce soit) les gens adoptent une démarche, nez en avant, cul en arrière, et vous les voyez avancer de profil sans jamais un regard sur les livres. Je ne le répéterai jamais assez ce public très particulier éclaire admirablement la formule célèbre de Coluche : "les enfoirés"...

On ne peut tout transcrire d'une telle ambiance... Je citerai pour mémoire la très très longue conversation d'un vieux copain d'école primaire qui en profita pour nous raconter sa vie et ses nombreux voyages (Madagascar, Afghanistan, Turkestan et j'en oublie). Une fois la chose dite (avec une profusion époustouflante de notations éclairées) il s'est écrié avec un rire joyeux :

- Alors, Jeannette écrit ? Je l'avais entendu dire !

Et sans un regard sur les livres le globe-trotter a pirouetté sur lui-même et disparu.

Le livre est là comme un objet mort. Un objet sans attrait. Un objet sans danger. Une chose. Un brimborion de foire...

Mais une fois les chalands partis l'habituelle solidarité humaine s'est établie entre les exposants, ce qui fait du bien à l'âme. On s'est acheté mutuellement des livres en papotant sur la dureté des temps,. J'ai même acheté un foulard de soie peinte à ma voisine, son mari ayant jeté un dévolu enthousiaste sur LE PLACARD (1).

L'homme BABEL m'intéressait. Un petit bonhomme en tenue impeccable (veston cravate), doté d'un vaste front marmoréen (un front de penseur). Ses livres de poésie étaient attrayants, beaucoup d'auteurs prestigieux, quelques inconnus. Nous avons longuement parlé. Je lui ai acheté des poèmes de Jean Grosjean et nous sommes devenu copains. A la fin du premier après-midi il m'a confié qu'il rêvait de jouer du cor de chasse dans cette vaste cour. Je l'ai incité à fouiller les greniers de l'école, il trouverait certainement un cor de chasse sous les combles ! Il a tenté l'opération puis est venu me dire d'un air dépité que l'accès aux greniers était interdit.

On se plaisait gentiment. Mais un éditeur est tenu à beaucoup de réserve en face d'un écrivain. Il court le risque que l'écrivain tout à coup ne lui brandisse un manuscrit sous le nez ! C'est pourquoi mon charmant ami ne s'est pas laissé aller à tous les débordements d'humour dont il était capable. Je regrettais... mais je comprenais...

Les occitans étaient plus cool. Le samedi il y avait une petite employée qui s'était fabriqué un look "science-fiction" assez réussi : tignasse très courte, raide, couleur aubergine, maquillage crayeux, tunique et collant noir et la taille prise dans une large ceinture élastique rouge vif. Que je lui enviais car je souffrais du dos, assise sur ma chaise, et je me disais que cette ceinture devait certainement avoir des effets de lombostat. Le lendemain matin c'était le patron : grand, blond, assez bel homme, crevant de santé. Nous avons gaillardement parlé patois et je l'ai quitté, le soir, sur un "aditias paouré mondo" assez réussi.

Chez VERDIER c'était une jeune belge qui tenait le stand. Agréable, blonde, avec des yeux bleus très intelligents. Dès que j'ai su qu'elle était belge je lui ai prêté un exemplaire de BRODSKY. Ensuite je l'ai observée pendant qu'elle lisait BRODSKY. J'ai vu son visage se transformer, s'ouvrir à la joie, lentement, lentement. Elle s'épanouissait littéralement. Aussi quand elle est venue me rendre le livre je le lui ai offert... Un vrai petit bonheur éditorial...

Enfin, pendant un de ces longs moments d'ennui qui étaient notre lot, il y a eu ce clochard qui est apparu soudain au fond de la cour. Vieux manteau marron lui battant les talons, longue tignasse et barbe blanche. Il avançait à petits pas tenant bien serré dans sa main un vaste pochon en plastique bourré de trucs. Il avait une allure patriarcale superbe. Je ne l'ai plus quitté des yeux. Il n'était pas avec nous. Il était seul dans cette vaste cour un peu austère où le vent d'autan ne cessait de courir sobrement, balayant toutes les années disparues à jamais. L'homme avançait comme en rêve, et c'est à cet instant que mon souhait de caméscope a été le plus violent. Je me disais qu'on ne pouvait écrire, ni dessiner, ni même photographier une telle apparition... Il fallait la filmer !

Mais notre regard est décidément par trop télévisuel. Je me devais de laisser ce superbe personnage traverser la cour sans chercher obstinément à m'en approprier l'image. C'est ce que j'ai fait, l'âme un peu triste.

Toutes ces réjouissances littéraires ont fini en apothéose politique. Trois ou quatre notables ont jeté dans un micro portatif des paroles conventionnelles qui n'étaient pas dites pour être écoutées, simplement pour être entendues. On ne leur a prêté aucune attention. Elles signifiaient qu'on allait enfin pouvoir partir. La dame de Navès pliait déjà ses précieux foulards fripés par le vent ¹

Nous avons empilé nos invendus dans un carton. Six titres, c'est bien peu. Nous étions dehors bien avant les autres.

XVI

Faisons une pause sur les manuscrits. A notre époque ils pullulent comme champignons d'automne.

Autrefois ils pullulaient sous la mousse, aujourd'hui ils émergent car l'audace individuelle étayée par la notion d'ego a considérablement progressé.

Les éditeurs ont peur de cette floraison incontrôlée et ils ont raison. Car bien peu de manuscrits sont le fruit d'un travail de longue haleine, structuré, démesuré par rapport à la quantité et à la qualité des mots donnés à lire. Presque tous les manuscrits ne sont que verbiage : une mise en mots diarrhéique de l'émotion existentielle.

Bien sûr la merde est humaine, et nous nous devons de déféquer, je sais... je sais... Et certaines diarrhées vertes ou jaunes peuvent sembler fugitivement belles si on se bouche le nez.

Mais c'est de "l'objet manuscrit" dont je veux parler. En raison de cette affaire de caca le manuscrit est maintenant un truc éminemment suspect. Observez un éditeur pendant qu'on lui propose un manuscrit ; il détourne les yeux et prend un air embarrassé. Il se gratte l'oreille. Il regarde sa montre. Bref, il se défend.

Si on sait que le plus modeste éditeur reçoit en moyenne un manuscrit par jour on compatit à son embarras. Quand vous lui proposez un manuscrit c'est comme si vous tentiez de lui faire avaler de la crème au caramel à la fin d'un repas de dix plats. Il n'a plus faim, et si vous insistez, s'il accepte, vous courez le risque de le faire vomir.

Mais oublions l'éditeur. Il y a aussi les gens qui n'écrivent pas parce qu'ils n'en ressentent pas le besoin. Petite minorité assez joyeuse, qui assume avec une aisance musclée le poids de l'ego. Ces gens-là ont en général le fou rire quand on évoque un manuscrit. Ils n'auraient jamais l'idée de lire ça ! Les plus charitables cherchent une explication, ils disent que c'est peut-être une thérapie moins onéreuse que le psy.

Il y a enfin les fabricateurs de manuscrits... Ils sont légion, vous le savez, je vous l'ai dit. Eh bien, cela semble difficile à admettre, les fabricateurs n'ont pas du tout conscience d'être aussi nombreux ! Pour eux le mot "manuscrit" ne s'écrit jamais au pluriel. Ils n'en considèrent qu'un : celui qu'ils viennent de terminer.

La production est facile, aujourd'hui, avec tous ces appareils informatiques : un clavier, un écran et hop ! l'objet sort fini sous vos yeux avant que vous ayez eu le temps de mûrir tout ça dans votre tête.

¹ La dame de Navès a déjà été citée. Mais il semble qu'elle ait définitivement renoncé à la production des BABARS.

Nous vivons une époque bien difficile avec cette histoire de progrès technique, qui permet de reproduire la pensée avant qu'elle ne s'élabore réellement. Le commerce étant le nerf de la vie moderne vous disposez d'outils fracassants pour produire des trucs qui ensuite n'intéressent personne. La pub aidant vous voilà stimulé à la fabrication avant même de tenir votre idée. Elle flotte dans votre tête bien sûr comme un papillon d'été et votre appareil fige le papillon avant qu'il ait vécu. Et vous, vous vous amusez gaiement. Vous tapez sur votre clavier, émerveillé par cette chose qui se fait pratiquement sans votre substance. Il se peut que l'électronique vous rassure : l'idée qu'elle se substitue au lent cheminement de l'écriture manuscrite allège le poids de la responsabilité, non ?

Cette façon de faire rejoint toutes celles dont notre époque dispose : vous êtes seul devant un écran, et quoi que vous fassiez vous avez le comportement d'un téléspectateur. Peu à peu la réalité s'estompe, disparaît. On n'en perçoit plus que la représentation.

Mais ne donnons pas au Mac Intosh plus d'importance qu'il n'en a. Il n'est pas la cause essentielle du triomphalisme solitaire des faiseurs de manuscrits. Il y a dans le mécanisme de la pensée humaine un facteur mystérieux qui incite aux chemins solitaires. Et le papier ordinaire, le stylo ordinaire sont des outils de silence. C'est pourquoi nous ne condamnerons pas les pauvres écrivains...

Formons le souhait qu'ils lèvent le nez et s'observent les uns les autres, de temps en temps. Et que, comme au temps béni de l'école, ils se mettent parfois à lire le cahier du voisin pardessus son épaule...

A bas le "manuscrit unique" ! Mettons un s à ce mot et ainsi nous allons enfin nous écarter d'une représentation arbitraire et sophistiquée, totalement fausse, de la création.

Frères et sœurs...

Prêchi ! Prêcha !

XVII

J'ai entendu des choses terribles à propos du travail d'écrivain sur ordinateur (c'était au cours d'un colloque de Femmes Ecrivains à Montpellier). L'une d'elle, se trompant de bouton, avait purement et simplement effacé sans le vouloir toute une disquette ! Plusieurs semaines de travail !

Au jour d'aujourd'hui tous les manuscrits ne sont pas encore sur disquette. Je connais même une race d'écrivains mâles tout à fait incapables de dactylographier leurs textes (je pourrais en nommer deux). Ils sont mariés. Bien mariés. Pourvus d'une épouse admirative et dactylographe. Ce sont ces femmes qui la nuit, ou aux heures creuses de leur vie conjugale, tapent laborieusement l'œuvre de leur conjoint.

Sans leur épouse que seraient ces écrivains là ?

XVIII

Mais revenons un peu à la peinture et à ses manifestations villageoises. Il y a une quinzaine de jours nous nous sommes rendus à un vernissage municipal à Roquecourbe (Tarn). Il pleuvait et c'était la seule sortie prévue en ce sinistre vendredi. Dans la voiture nous nous préparions à rire un peu, enfin...

Arrivés à la tombée de la nuit sous des trombes d'eau il ne nous a pas été difficile de repérer le lieu des réjouissances... Grandes et hautes fenêtres, double portes vitrées d'où jaillissait un éclairage chaleureux. La salle d'exposition ressemblait à une ruche rutilante pleine d'abeilles bourdonnantes.

Il fallait déposer les parapluies sur le trottoir (ils étaient tous en rang contre la muraille comme des petits soldats) et ensuite se faufiler au milieu des gens. Les gens formaient une masse compacte, un peu sombre en regard des murs violemment éclairés. Cependant il était évident que tous ces personnages entassés dans la chaleur animale humidifiée par l'averse s'entre-regardaient, et oubliaient totalement les murs. Une atmosphère de mondanité sereine régnait. On se sentait dans un paradis étriqué où le bonheur consistait à se reconnaître, à se saluer, à constater des présences flatteuses.

Moi, je ne connaissais personne. Et je n'avais pas grande envie d'aborder la contemplation des murs où tant de paysages verts, tant de bouquets de fleurs, tant de coupes de fruits peints s'alignaient comme des répliques de convivialité gentille. Toutefois je risquais un œil de temps à autre, car il faut bien regarder la peinture quand on entre dans une exposition.

Mais une dame poussait un cri de joie, ayant reconnu Francis, et les murs furent provisoirement relégués à leur rôle passif le temps d'une conversation où pointait l'hyperbole artistique.

Dans les villages, il faut le constater, le microclimat humain déclenche l'hyperbole. C'est un effet compensatoire tout à fait naturel. Toutefois, je n'y peux rien, ça m'irrite. La peur d'être modeste, le sentiment confus d'être coupé du monde, tout cela fait jaillir des gorges un gargarisme aux échos de cymbale. Un peintre n'est jamais bon, prometteur ou sensible. D'emblée il est génial. Il est vrai qu'on se doit d'être gentil car avant toute chose il faut être convivial. Les oreilles traînant... et tout le monde connaît tout le monde...

Moi, j'ai pour habitude de rester muette. J'ai choisi cette habitude depuis que nous avons la charge de l'exposition de Dourgne, chaque été. C'est un calcul pur et simple : vous vous taisez, vous ne critiquez jamais. Ce silence vous donne une allure compétente qui intimide énormément. Alors quand vous laissez tomber un minuscule compliment ça ressemble à une hyperbole (mais ça n'en est pas une). Ainsi je ménage tout : mon honnêteté, mon amour du verbe exact et mes concitoyens.

Je ne saurais dire en détail ce qui s'offrait à nous ce soir là : peintures, sculptures, collages, etc... Il ne m'en reste pas grand souvenir. Si ce n'est trois paysages accrochés les uns au-dessus des autres (très bêtement), tous de la même main, qui révélaient une personnalité attachante et sensible. L'œil du peintre était là ! Salut !

De rondes sculptures de bois blond poli et repoli empiétaient un peu sur la foule, mais sans intime communication. Jusqu'ici la sculpture n'est pas mon fort, elle m'émeut rarement. Les corps féminins stylisés comme des affiches m'affligent. J'éprouve de la compassion pour ce bois où l'on n'a pas su insuffler l'énigme secrète de l'esprit. Je n'ai donc pas beaucoup regardé les sculptures qui gênaient considérablement les mouvements de foule.

Soudain avec quelques battements de mains nous avons été conviés à quitter la salle d'exposition pour aller au premier étage boire le verre de l'amitié. Nous sommes donc partis en procession vers l'escalier (après avoir mis tous les parapluies abandonnés sur le trottoir sous quelque œuvre d'art et fermé soigneusement les verrous des portes vitrées, mais en dehors des parapluies aurait-on volé autre chose ?).

Une longue table nappée de blanc et couverte de verres, de bouteilles et de petits fours nous attendait. Mais, halte-là ! On n'est pas chez les sauvages ! Il fallait d'abord procéder aux discours !

Plusieurs personnalités étaient absentes et remplacées par des sous personnalités. Toutes devaient être remerciées, celles qui n'étaient pas venues et celles qui étaient là, ce qui multipliait la liste par deux. Ensuite il fallait remercier les artistes, puis les présidents des associations et les membres de la municipalité. Enfin tous les personnages modestes qui dans l'ombre avaient apporté leur aide à la mise en place de l'exposition (mais de ceux-là grâce au ciel on nous épargna la liste des noms).

La Présidente de l'Association Culturelle prit enfin la parole. C'était une vieille personne essoufflée, un peu cardiaque et follement intimidée. Elle ne dominait pas du tout son affaire mais se laissait dominer par elle, bafouillant, reprenant toujours les mêmes lambeaux de phrase... Nous mourions de soif !... Après elle chaque sous personnalité y est allée de son petit couplet. Ça allait un peu mieux, les techniques verbales étaient mieux rodées. Le temps passait. Hyperboles et Lieux Communs furent dévidés, rembobinés, re-dévidés à loisir. Nous avions de plus en plus soif. Ensuite les artistes les plus "célèbres" furent conviés à dire un mot... Pour oublier la sécheresse de mon gosier je notais au passage la spécificité du langage officiel, me promettant de l'analyser plus tard, par jeu, mais ma mémoire n'est plus ce qu'elle était (il eût fallu prendre des notes). Je me souviens du mot "propulsé" qui revenait sans cesse dans la bouche d'une dame officielle. Ce mot me fascinait. Il évoquait des technologies de pointe, il faisait moderne... et en même temps il me donnait l'impression que cette femme rebondie, bon chic bon genre, se prenait pour une héroïne de Bande Dessinée. Je voyais une bulle sortir de sa bouche, une bulle toute pleine d'onomatopées... WAOU !... SCRATCH !...

XIX

La musique se prête davantage aux manifestations culturelles du style que je viens d'évoquer. La musique propose en direct un état de grâce, et même si ce n'est pas tout à fait réussi cet état reste superficiel, il met tout le monde d'accord.

En effet la musique ne se discute pas. Au pire elle vous endort.

Avant-hier, à la mairie de Dourgne, se donnait un petit concert au bénéfice de la Conférence de Saint Vincent de Paul. Hommage rendu à mademoiselle de Folleville, professeur de musique de Dourgne, morte en 1943 (il y a cinquante ans). De telles prémisses auguraient une cascade de bons sentiments. Nous y étions préparés (je ne suis pas contre).

L'assistance était nombreuse et plutôt élégante (tailleur et collier pour les dames, veston et quelquefois cravate pour les messieurs). J'étais venue naïvement avec mon vieux jean et mes baskets de cuir blanc, je cachais mes pieds sous ma chaise.

La musique (je l'avais oublié) s'écoute toujours avec un certain décorum. Dans les plus modestes chorales les chanteuses sont toujours en escarpins et en jupes longues. Quant au chef d'orchestre !

Nous avions sur le podium trois violonistes et une pianiste, qui étaient tous de la même famille (même nom imprimé sur le programme). La plus jeune, à mon avis, devait être la belle-fille de la pianiste. J'aime bien inventer une histoire aux gens et les installer dans un roman provisoire. Cette "bru", grande et vigoureuse, jouait assez bien du violon, mais dans les moments de pointe, quand l'interprétation nécessitait vigueur et adhésion d'âme, un affreux rictus bloquait son menton qui devenait carré et presque blanc (vous vous sentiez terrifié).

L'assistance ne prenait pas trop de poses extatiques, comme cela arrive parfois au concert. C'étaient dans l'ensemble des gens sans prétention. Charitables et très convenables. Quant aux mélomanes ils étaient prêts (on le sentait) à souffrir un peu pour une bonne cause. Tout se déroulait très bien...

Toutefois le démon qui m'habite prétend qu'il est très facile de constater rien qu'en observant l'auditoire le moment où la musique dérape et s'apprête à se casser la figure (en général ce ne sont que dérapages vite rattrapés par la pugnacité des exécutants). Vous voyez tout à coup les visages changer. On a le sentiment que l'instant présent redevient vulgairement instant présent, qu'il n'est plus auréolé de grâce. C'est une sensation extraordinaire que de s'apercevoir de ceci : les gens reviennent sur terre, tous ensemble. Ils entendent, ils n'écoutent plus.

Le premier mouvement du concerto en mi majeur de Bach eut cet effet là. De façon si frappante que j'aurais aimé me lever et crier vers le plafond de la salle de la mairie. Mais, même en baskets blancs, je suis une vieille dame qui n'aime pas se singulariser. J'ai oublié Bach et me suis concentrée dans la contemplation des panneaux des Quatre Saisons de Di Maggio. Je découvrais leur beauté maintenant que les autres tableaux de l'exposition avaient été décrochés.

Et puis tout s'est conclu sur un morceau de bravoure : LA MEDITATION DE THAÏS de Massenet. Le plus âgé des violonistes l'a exécuté dans une vibration de sentiments extraordinaire, après avoir dédié cet instant musical très solennel à sa mère.

- Je connais cet air, a dit derrière moi une dame de Dourgne. Il est très joli.

Un peu courbatus nous nous dirigeons maintenant vers la sortie.

- Je remercie Dieu de n'avoir pas de fils violoniste ! ai-je jeté au passage dans l'oreille de Josée Catalo.

Josée a éclaté de rire.

XX

Mais je m'égare une fois de plus. Ce genre de manifestation a toujours existé. Il existera toujours.

Nous étions dans la bienfaisance et la bienfaisance n'a pas grand chose à voir avec l'art.

- Pourquoi vivons-nous aujourd'hui cette pseudo culture institutionnalisée et idiote ? demandais-je plaintivement l'autre soir à Jacques et à Francis.

Nous étions autour du feu et parlions intelligemment (instants bénis qu'il faut noter).

Jacques a trouvé la réponse : une explication toute simple et tout à fait géniale. Je ne cesse d'y penser depuis et cela me reconforte.

La culture vient des gens, a-t-il dit. Elle est l'expression de leur vie profonde. A l'heure actuelle les gens ne disposent que d'objets tout prêts qui leur sont presque toujours vendus sous un emballage en plastique transparent. Ils n'ont aucun contact avec des œuvres sorties de la main humaine. De ce fait, ils produisent (ou plutôt reproduisent) de la sensibilité de série. C'est normal...

- Normal et probablement temporaire, a-t-il ajouté après réflexion.

Rassurée, je vois les choses d'un œil plus serein, Je me sens prête à traverser à la nage l'océan de la culture manufacturée.

XXI

- Papa, c'est loin, l'Amérique ?

- Tais-toi et nage...

Quelle importance, tout compte fait, de barboter dans un océan illimité si quelque part l'Amérique existe ?

Hier nous étions encore de vernissage (ils pullulent). C'était à Revel : LE SALON D'AUTOMNE. La chose se passait à l'Espace GET, dans ces vastes salles de la fabrique du Pippermint qui n'ont plus aujourd'hui le petit parfum poivré de menthe qu'on y reniflait dans mon enfance.

Les fenêtres étaient vivement éclairées mais avant même de traverser le boulevard pour accéder à l'expo nous nous sommes heurtés à une tête connue : mon cousin Jacques Gabolde. Qui déjà s'en allait !

- C'est très joli, m'a-t-il dit. Mais la marque de Champagne ne me plaît pas.

Jacques est un sacré pince-sans-rire. J'ai tout de suite traduit pour mon compte personnel (tout en me tordant de rire) : les peintures sont exécrables, mieux vaut filer avant que ne sautent les bouchons et que n'éclatent les conversations. Dans ma famille maternelle on pratique couramment l'art de la litote.

Ainsi prévenus nous sommes entrés dans la première salle. Au centre trônait l'inévitable nappe blanche avec ses régiments de bouteilles. Autour de la table une masse de convives en puissance (les étiquettes suscitaient un réel intérêt).

Les tableaux semblaient uniformément laids. On ressent cela même si on ne regarde rien ! Affaire d'ambiance ! L'œil devient instinctivement peureux... En vision latérale, ici, sur la gauche, une horreur : sur un immense chevalet un footballeur géant sur fond bleu vif semblait taper du pied dans un gros ballon rond. De quoi hurler... ou tout au moins se mettre en méfiance.

Et bien entendu les peintures accrochées sur les murs étaient toutes mauvaises. Leur laideur était accentuée par des encadrements rutilants.

Chaque ville a un état d'esprit spécifique. A Revel sévit un état d'esprit "cossu". Les Revélois ignorent la sobriété, l'allusif, la fantaisie et la légèreté. Pour que ça leur plaise il faut que ça coûte cher. Peut-être est-ce leur façon de se rassurer contre les intempéries de la vie ? La lourdeur, ça résiste... Mais c'est là un penchant terrible qui entraîne inexorablement vers le mauvais goût.

Et si vous placez ostensiblement une commode marquetée, très tarabiscotée, pansue et aurifiée, emblème de la cité des ébénistes, sous un tableau médiocre au cadre rutilant, vous tombez en plein dans l'esthétique révéloise. Vous avez un peu mal au cœur.

J'avais donc mal au cœur et regardais sans les voir (technique de l'œil flou) tous les tableaux accrochés. Il y en avait des quantités. Inutile d'en faire le détail. Ils étaient plats comme des images. Ce qu'ils représentaient importait peu. Il leur manquait l'essentiel, cette profondeur secrète qui engendre une émotion. L'univers de tous ces peintres, me disais-je, est plat comme un écran de télé.

Mais peut-être la platitude des écrans de télé fausse-t-elle la perspective du regard ? Peut-être dégénère-t-elle l'œil de nos contemporains ?

Il y avait bien, dans un coin, ces minuscules peintures d'Estève. Paysages agréables... flexibilité des arbres... grande douceur de pinceau... oui, mais... tout cela était écrasé par le travail de l'encadreur. On n'avait reculé ni devant la dépense ni devant l'abondance de matériau... bois, toile de jute, filet d'or et puis encore bois, toile de jute, filet d'or... Le cadre occupait plus d'espace que le ciel, la terre et les arbres d'Estève !

Dans la troisième salle quelques jeunes personnes élégantes s'extasiaient devant un groupe de tableaux tous de la même main. Scènes de genre répétitives : des dames chapeautées comme dans les années 20 faisant un vague shopping dans des boutiques de fleurs, ou de vêtements, ou de je ne sais quoi. Les admiratrices étaient dans tous leurs états, elles étaient incapables de faire un choix !

- Celui-là, dans les tons bruns, dit enfin l'une d'elles en pointant son doigt, il irait bien dans mon salon ! Il est tout à fait assorti à mon canapé en cuir...

Je n'invente rien. Mais l'idée d'assortir une horreur à une autre horreur m'a positivement donné la nausée. Je me suis éloignée à la hâte.

A la sortie nous attendait tout de même le meilleur de la soirée : quelques vieux copains du temps de l'école. Ce sont maintenant des retraités...

Et même si Jean-Louis Bonsirven a des émois esthétiques en face de l'horrible footballeur, j'ai été contente de lui faire la bise.

XXII

Cette chronique de la médiocrité engendre une façon de dire un peu médiocre, elle aussi. Le seul piment de ces pages, répétitives, un peu monotones, on ne le trouvera que dans une certaine méchanceté.

Mais suis-je assez méchante ?

Je ne le crois pas... J'ai bien peur d'aimer encore un peu trop le genre humain dans ces lignes.

XXIII

Et me voici intimidée tout à coup par Egon Schiele... Comment décrire cette exposition que nous avons vue à Albi la semaine dernière ? Quel langage utiliser qui ne soit ni la langue de bois des journalistes ni le jargon des amateurs d'art ?

Les salles où étaient exposés les fusains et les aquarelles baignaient dans une pénombre un peu inquiétante. Cette pénombre (était-il expliqué sur un panneau) était nécessaire à la bonne conservation des œuvres. L'œil était mis à l'épreuve car les dessins d'Egon Schiele ont un tracé d'une minutie extraordinaire, et la technique de l'aquarelle (particulièrement intéressante) doit la vigueur de ses effets à de minuscules touches de pinceaux. On allait donc le nez à quelques centimètres de l'œuvre, écarquillant les yeux, buvant religieusement ces merveilles. Instinctivement je joignais les mains comme si je priais... J'ai déjà évoqué Dieu et l'église, mais en cette circonstance je crois bien que la foi était là.

Je ne décrirai pas ces dessins.

Pour en garder le souvenir bien vivant j'ai acheté le gros catalogue et le regarde fréquemment. La perfection du trait, le raccourci savant des perspectives, l'humour macabre, le sexe tragique, tout cela n'est jamais caricature. C'est un cri. Une explosion vitale dont on ne peut se détourner même si elle vous fait mal.

L'exposition se faisait à Albi car il est acquis que Toulouse-Lautrec et Egon Schiele ont bien des points en commun, en particulier un don pour l'art de l'affiche.

Oui, c'est un peu vrai... Mais notre Toulouse-Lautrec, malgré ses outrances, a quelque chose de méridional, une moelleuse douceur dans les courbes, un amour du genre humain, qui sait ?

Schiele est un écorché. Est-ce parce qu'il est mort à vingt huit ans avant d'avoir expérimenté en entier son sentiment sur la vie ? On peut s'interroger, Prétendre que l'âme teutonne est moins tendre, moins vulnérable. Et jouer à l'infini pour le seul plaisir de jongler avec la beauté sous ses formes les plus variées.

Ce que je garde de cette longue et délicieuse visite au musée d'Albi c'est un sentiment de paix. Le temps consacré à Egon Schiele a été un temps d'oubli... une plongée totale dans l'absolu... un moment de bonheur où on ne se pose plus de questions... La paix de la beauté submerge l'âme. On boit. On mange. On ne consomme pas. On se nourrit.

Et puis on se retrouve dans cette ville de briques roses toute ensoleillée, avec la flèche de la cathédrale Ste Cécile tendue vers un ciel automnal et frais, et l'on est encore ébloui de pénombre et de perfection tragique... On s'en va et on a le cœur comme un tabernacle. On roule vers Dourgne et ce sentiment est toujours là...

XXIV

Je termine cette première partie des CHRONIQUES FIN DE SIECLE sur Egon Schiele et me réjouis car toutes les médiocrités dont je tenais à témoigner me paraissaient à la longue désespérantes.

On pourra donc faire une conclusion provisoire, juste le temps de reprendre souffle : notre époque ressemble à toutes les époques. Elle a les mêmes cortèges... "Beaucoup d'appelés, peu d'élus..."

La rapidité des communications et les médias faussent les perspectives, d'un côté... d'un autre côté elles donnent accès, dans des endroits reculés, à des œuvres de haut niveau.

Alors, écrivains écrivez... peintres peignez;... et soyons philosophes !

Deuxième partie

Tous, sauf moi

(novembre 1993)

I

Parlera-t-on encore au vingt et unième siècle de la FUREUR DE LIRE ? Quoi qu'il en soit ce slogan, issu du cerveau de Jack Lang est horripilant. Sans doute par accouplement de notions incompatibles... La lecture évoque un sentiment de bienheureuse concentration qu'on n'atteindra jamais en état d'hystérie. Oui, mais voilà... cette fin de siècle se vit en apogée de vocabulaire. Les mots sont assénés comme des projectiles. Plus ils sont insolites plus ils sont censés frapper fort.

Ils frappent, mais ils n'entrent pas.

Et depuis cinq ou six ans, grâce à Jack Lang la FUREUR DE LIRE explose au mois d'octobre. Elle mobilise plein de gens : bibliothécaires, animateurs, agents culturels... à grand renfort publicitaire les Français sont incités à devenir furieux.

Ils viennent en petits troupeaux languissants visiter la Foire du Livre la plus proche. Ils se promènent entre les comptoirs de livres (protégeant leur porte-monnaie à deux mains). Ils ne sont ni furieux, ni curieux, ni excités. Ils accomplissent un devoir social qui consiste à passer devant des éventaires où s'étalent des objets muets.

Ils rentrent chez eux, et, après avoir regardé la télé, paisiblement ils s'endorment.

II

DIGNE

Le Club Stendhal est impliqué dans cette affaire de Fureur, qui lui permet parfois (mais rarement) de vendre un livre. Le 16 octobre dernier le Club Stendhal était invité à Digne où on lui avait généreusement octroyé un petit comptoir.

La FUREUR DE LIRE siégeait (pour la première fois en Haute Provence) dans la Maison du Conseil Général. Un bâtiment de béton rose et de verre fumé, tout neuf qui ressemblait un peu à la Sous Préfecture de Castres.

A l'intérieur de ce palais d'avant-garde on oubliait très vite l'exquise petite place où il s'érigait comme une injure. On retrouvait l'univers habituel : formica, plastique transparent, appareils sono, appareils vidéo, plantes en pots et jeunes femmes en minijupe le visage peint.

La table qui nous était destinée était toute petite, elle jouxtait en contrebas une importante estrade hérissée de baffles, de micros, d'écrans télé et de toutes sortes de gadgets Furieux prêts à fonctionner. Au cœur de ce sinistre buisson trônait une vieille romancière coiffée d'un béret rouge, emmitouflée dans un anorak rouge, immobile, prête à fonctionner. A côté d'elle était assis un homme modeste, pauvrement vêtu mais pourvu d'un regard aussi limpide que la mer, un regard qui fonctionnait déjà. Ces deux personnages atypiques semblaient concurrentiels, on les avait posés là un peu à l'avance sans doute pour créer une ambiance vaguement littéraire. Ils témoignaient d'une chose insoupçonnée peut-être, à savoir que les livres étaient écrits par des êtres humains parfois tout à fait inconnus.

La dame au béret rouge m'inquiétait. Je me disais que c'était peut-être un auteur célèbre, et que toute rutilante et placée ainsi, au-dessus de nous, elle allait nous faire ombrage. Mais la suite prouva que non.

De l'autre côté de la travée se présentait par contre un stand assez informel. J'avoue n'avoir pas cherché à approfondir leur Fureur Existentielle. Quelques jeunes hommes et quelques jeunes femmes affichaient des "peintures féministes". Ils fumaient énormément et j'ai surtout partagé leur gros cendrier blanc.

Nous avons disposé nos livres sur la table, nous étions prêts, mais la Fureur tardait toujours à exploser. nous avons donc confié notre stand à deux jeunes gens très pâles, deux peintres féministes pourvus de boucles d'oreilles, et nous avons filé. Nous sommes partis dans Digne pour boire un petit café, emmenant avec nous Laurence, libraire à Forcalquier, une fille pleine d'esprit.

Et puis nous sommes revenus à la Fureur. Qui tardait toujours. Courageusement nous avons branché notre lecteur de cassette : la voix de Jean Simon s'est élancée vers le plafond... et puis la voix de Moni... et la jeune Marie de "Un petit morceau de corail" a flotté délicieusement, délicatement, perçant le brouhaha naissant de la ciselure de ses mots. Elle n'est pas allée bien loin. Elle s'est dissoute presque aussitôt dans la fumée bleue des peintres féministes. En effet, sur l'estrade, un poste de télé beaucoup plus puissant et de surcroît audiovisuel opérait la mise à mort de mon héroïne. Un discours péremptoire, initiateur, doublé d'images encore mal réglées écrasait impitoyablement les belles modulations de la voix de Moni. Nous avons débranché notre lecteur de cassette. Nous ne voulions pour rien au monde que la Fureur tournât au pugilat.

Quelques notables en procession vinrent ensuite nous saluer. On devinait qu'ils faisaient leur ronde avec une courtoisie un peu hygiénique, mais enfin il faut ce qu'il faut... Même en période de Fureur on n'est pas des sauvages !

Jean Cabane, le Conseiller Général, nous a serré la main. Il portait un complet gris perle. J'ai retenu son nom à cause de mon voisin de Dourgne, l'ébéniste, qui s'appelle aussi Jean Cabane. Mais mon Dourgnol qui est toujours eu salopette et en béret est beaucoup plus rigolo que le Conseiller Général de Haute Provence. Un monsieur terriblement aseptique... Un "pied lavé" comme dit Marianna. Cette étiquette plaisait à mes comparses, elle devait revenir très souvent dans nos commentaires sarcastiques...

Mais en s'éloignant du Club Stendhal notre "pied lavé" heurta une plante en pot placée contre l'estrade. Tout en redressant le petit arbuste fleuri de rosés il me confia ceci : il était contre cet achat massif de plantes en plastique pour décorer les salles ! Eberluée je suis allée toucher les petites feuilles vertes et les jolies fleurs rosés... Tout était en toc !... Et vive la Fureur !

Toutefois quelques relations s'ébauchaient. L'homme au regard bleu avait quitté l'estrade et nous racontait sa vie. C'était un poète. Il s'auto-éditait et vendait lui-même ses livres. Très intéressé par SEUL VEILLANT, il nous proposa un troc entre son livre et celui de Jean Simon. L'opération se fit discrètement (le Club Stendhal y gagna un franc). La dame au béret rouge descendait à son tour, mais avec difficulté à cause de son arthrite. Nous entamâmes une conversation laborieuse (elle était très sourde). Encore un auteur qui s'auto-éditait ! Ses livres étaient beaux, bien illustrés, assez chers. Mais le texte ne répondait pas à la beauté des images (dues au talent du fils de la dame au béret rouge). Et comme cette dame ignorait l'existence du troc nous lui avons laissé ses livres comme elle nous a laissé les nôtres.

Epuisés par nos efforts pour être entendus, affamés, nous avons décidé d'aller manger. Nous avons abandonné nos livres à la surveillance des peintres féministes (qui entamaient quelques sandwiches) et nous sommes partis pour le Symposium. Bistrot qu'on nous avait obligeamment indiqué. Un tel nom nous alléçait... Il éveillait en nous une véritable Fureur Intellectuelle.

Laurence, bien entendu, s'était jointe à nous. Et ce fût l'heure la plus Furieuse de cette première journée de la Fureur de Lire ! Je peux affirmer qu'au Symposium nous avons furieusement rigolé.

Au début nous n'étions que quatre : Blanche, Laurence, Francis et moi. Et puis, bien entendu, le serveur belge ! Un pied lavé ! Laurence s'initiait rapidement à cette notion de "pied lavé". On n'en finissait plus avec ça. Nous observions ce pauvre garçon avec une attention furieuse. Notant qu'il battait des bras comme pour s'envoler, par exemple, pour aller plus vite dans son service. Les commandes pleuvaient de tous côtés, et lui, à tire d'aile, il s'en sortait très bien tout en faisant semblant de ne pas s'en sortir.

Jamais, au grand jamais, les schémas préfabriqués de la Culture n'assassineront les pures joies de la vie ! Son spectacle inattendu ! Et l'esprit qu'on fait à propos de ces choses !

Or, le serveur était Belge. C'était indiscutable. Un "nonante" lui avait échappé lors de notre commande. Nous nous sentions en pleine "histoire belge". La Fureur de rire secouait nos tripes. Comment s'appelait ce "pied lavé" ? Nous l'appelions cérémonieusement "monsieur" mais nous lui inventions des noms d'amitié. J'en étais à "Jojo" quand Françoise Rabuté, toute essoufflée, est arrivée suivie de son inséparable berger photographe (un homme dont les deux mains sont tout à fait dissemblables, une pour chaque profession et il vous en fait la démonstration). Nous nous sommes serrés sur les banquettes du Symposium pour leur faire un peu de place. Ensuite nous avons hélé le jeune Belge pour une nouvelle commande. Maintenant notre "pied lavé" battait des bras à une cadence hallucinante, jetant au passage des informations catastrophiques : plus de moules, plus de gâteau au chocolat, plus de ...

Pauvre enfant... tout suant... jeune... consciencieux... écrasé par la profession... Nous nous attendrissions sur ses cheveux bien coupés, hérissés au gel, les racines plus foncées que l'or de l'auréole... Se teignait-il ? nous demandions-nous à voix basse. Le service traînait, il fallait s'occuper l'esprit.

J'adore les Belges. Ce sont des gens un peu naïfs qui jouent à paraître idiots alors qu'ils sont souvent bien plus intelligents que nous. Ce garçon était un Belge authentique. Quand son martyre a pris fin, une fois l'addition réglée, je lui ai demandé si je pouvais me permettre de lui poser une question personnelle.

- Oui, a-t-il répondu avec prudence.

- Quel est votre prénom ?

Il a roulé des yeux effarés.

- Répondez à cette dame, lui a dit Françoise Rabuté. Elle s'intéresse à tout parce qu'elle écrit.

- Je m'appelle Eric, a dit le garçon.

Nous avons aussitôt manifesté une joie sincère mais peut-être un peu trop bruyante. Alors Eric nous a contemplé d'un air modeste et a ajouté :

- Moi aussi, j'écris.

Notre silence peupla aussitôt le Symposium. On n'entendait plus que les percolateurs à café.

Eric a donné un petit coup de torchon sur la table.

- J'ai un roman qui va être publié bientôt, a-t-il poursuivi avec une négligence étudiée.

- Chez qui ?

- Chez Larousse.

- Le titre ?

- "Au bout de moi-même"...

- Et votre nom ? votre nom ?

- Eric Zazito.

Nous l'avons bruyamment félicité, sans être bien sûrs de rien, pas même de l'authenticité du Zazito. Et nous sommes retournés à la Fureur de lire, très excités. Un roman chez Larousse ? Ça ressemblait décidément à une histoire belge...

Et l'après-midi s'est traîné dans une langueur effroyable. Tout ce qui était "culturel" se passait dans une autre salle où se tenaient les stands chics. Laurence avait le sien (Actes Sud) tout près des toilettes. Quand on allait faire pipi on lui disait un petit bonjour. Le Club Stendhal n'attirait décidément personne. De temps en temps nous émettions un passage sonore et la petite Marie surgissait, regardant sa mère à travers la vitre du train Corail. Mais cela ne durait jamais. La télé crépitait. Un micro grésillait... et la petite Marie était escamotée

Juste un petit miracle, toutefois. Un couple accompagné d'un petit garçon s'est arrêté devant nos livres. Je leur ai montré le prospectus dessiné par Adrien, et le petit garçon ayant l'âge d'Adri, sa mère a acheté un exemplaire des TOURISTES. Ce fut notre seule vente à la Fureur de lire de Digne (si l'on excepte le troc de recueils de poèmes).

Mais une Fureur Picturale s'annonçait maintenant au micro : dehors, sur la place, un artiste peintre allait nous livrer sa création en direct, nous étions invités à sortir toutes affaires cessantes ! Je me suis dévouée pour le Club Stendhal. J'ai suivi quelques personnes qui se dirigeaient mollement vers les portes.

Le crépuscule était sur le point de naître. Il faisait froid. Les amateurs d'art n'étaient pas très nombreux. Agglutinés en petits groupes ils papotaient et je n'avais pas le sentiment qu'ils s'intéressaient à ce qui leur était proposé. Ils accomplissaient une sorte de devoir culturel.

Le peintre était là, en. contrebas, chauve et ventru, enveloppé dans une grande blouse blanche. Il se tenait entre la toile, immense et vierge, et une sorte de comptoir où sur une nappe en papier pinceaux et pots de peinture étaient disposés comme des ingrédients. On aurait dit un cuisinier prêt à faire une démonstration de recettes.

La toile était d'une superficie intimidante mais on l'avait préalablement partagée en deux d'un trait fin mais visible. Je me demandais si c'était une astuce, un repère pour que l'artiste ne loupe pas son coup.

S'était-il exercé tout seul dans sa chambre ? la veille ? l'avant-veille ? Tout était-il bien programmé dans sa tête ?

D'un geste large, le peintre a tracé de vastes zébrures habiles : fauves, vertes, ocre et puis encore fauves. Les gens observaient ça d'un œil placide et moi je dois avouer que je manquais totalement de foi. C'était à cause du MYSTERE PICASSO, de Clouzot. Peut-on tenter quoi que ce soit de ce genre, après ça ?

J'ai sorti mon appareil photo et clac ! j'ai fixé ce grand moment de Fureur sur ma pellicule. Et puis je suis revenue au Club Stendhal, L'œuvre s'est faite sans moi... Une heure plus tard une solennelle procession nous l'a apportée... C'était l'œuvre d'un bon coloriste mais ce n'était pas un tableau. Ça sentait l'authentique peinture fraîche et comme nous étions juste à côté de l'estrade où elle était exposée nous avons eu le privilège de renifler cette "création en direct".

Et puis comme sonnait enfin l'heure du Vin d'Honneur, le brouhaha s'intensifiait. La faim, la soif créaient enfin une ambiance...

III

ONGLES

Ongles est un joli patelin perdu au pied de la montagne de Lures, Il n'est connu que par le fameux ROCHER D'ONGLES qui attire l'œil des touristes.

A quinze heures pile nous arrivions sur la place du village car ce 17 octobre la Fureur de Lire se propageait jusqu'ici. Une inauguration de bibliothèque offrait au Club Stendhal l'occasion d'exposer enfin ses buts louables et ses mécanismes financiers.

Nous étions en avance ou bien les notables étaient en retard. Nous avons donc fait un petit tour dans le village, attendris par toutes ces vieilles maisons à vendre, ou inoccupées. Construites dans une pierre pâle, presque blanche, encapuchonnées de vigne vierge rouge, elles se ressemblaient toutes : une galerie extérieure, un vieil escalier.

L'église, bien entendu, était fermée.

Enfin, enfin, quelques voitures soulevèrent un peu de poussière dans la rue principale et un petit troupeau culturel s'organisa. On entra à la queue leu leu dans l'école, on en ressortit presque aussitôt. En effet la fameuse bibliothèque était trop exigüe, des tas de gens auraient été obligés de rester dans le couloir. La procession, tout en papotant, se rendit alors vers un deuxième bâtiment, probablement la Maison des Jeunes.

Nous fûmes aussitôt parkés dans la première salle, toutes portes fermées. Personne n'échapperait aux discours officiels ! A cinq heures un spectacle était annoncé, il aurait lieu dans la deuxième salle où pour l'instant s'agitaient mystérieusement des comédiens.

L'assistance était composée de quelques vieillards arthritiques, de quelques dames culturelles et d'une bonne quantité d'enfants surexcités par cet espace clos. Au centre de cet auditoire, trois personnalités : le maire d'Ongles, le sous-préfet et notre ami le conseiller général qui aujourd'hui arborait un complet bleu myosotis. Le sous-préfet, tout petit entre les deux autres messieurs très grands, avait l'air d'avoir été posé entre deux candélabres. Ils ont parlé à tour de rôle et j'avoue n'avoir pas fait grand effort pour comprendre cette histoire d'inauguration de bibliothèque. Elle nous fût cependant contée minutieusement, mais avec tant de lyrisme et un tel abus de métaphores qu'on ne s'y retrouvait pas... Je les soupçonnais dans mon for intérieur d'essayer de noyer le poisson. J'entendis à peu près ceci : la Poste d'Ongles allait être supprimée (ou venait d'être supprimée) et pour consoler les villageois le Conseil Général avait décidé de financer une bibliothèque municipale, dans une classe désaffectée de l'école. Sur ces données s'en greffaient d'autres beaucoup moins claires et qui semblaient être embrouillées par plaisir. Une affaire de pétition que l'on sentait vouée à l'échec mais glorieusement évoquée. En effet le projet initial des Onglais avait été de créer une bibliothèque à l'intérieur du Bureau de Poste. Maintenant que le Bureau de Poste basculait dans la géhenne, la Bibliothèque...

J'en ai conclu que le courrier des Onglais et que la lecture des Onglais se trouvaient en concurrence déloyale, mais j'ai gardé ces réflexions pour moi. Imaginant tous ces villageois punis. Condamnés à lire des romans faute de pouvoir écrire des lettres (ou en recevoir). Comment ne pas devenir Furieux ? Comment après ça ne pas se jeter sur tous les livres de la Bibliothèque et les dépecer à belles dents ? Nous étions à l'Epicentre de la Fureur de Lire.

Les Onglais, cependant, demeuraient paisibles et l'étal du Club Stendhal bien en évidence près de la fenêtre n'éveillait en eux aucune concupiscence. Ils étaient contents que le Conseiller Général, leur compatriote, se soit dérangé pour leur faire un discours. Ensuite, il y aurait le spectacle (on entendait toujours les comédiens derrière la cloison). Enfin, et de toute façon, on leur avait promis quelque chose à boire et les bouteilles luisaient dans la pénombre sur une nappe de papier blanc.

Mais après les Officiels et avant le vin d'honneur, comme le jambon au cœur du sandwich le Club Stendhal était il là et ils durent l'ingurgiter. Moment d'audience admirable dû à cet instant privilégié où les gens s'apprêtant à boire ne s'en vont pas, Francis situa Blanche en Haute Provence, comme un écrivain dont la gloire posthume était assurée. Blanche parraina la Bibliothèque. Quelques TRACE DE PSYCHE furent gracieusement offerts et dédiés. Et (oh ! miracle !) un exemplaire fut acheté par le maire d'un village voisin.

Les bouchons sautèrent enfin et le vin coula dans des gobelets de plastique. Les comédiens étaient là. Nous les avons très vite repérés car ils étaient les seuls à s'intéresser à nos livres.

C'étaient des comédiens amateurs, mais la formule "amateurs éclairés" me semblait faite pour eux.

Un peu plus tard, en allant faire pipi, je les ai retrouvés dans les toilettes, tout excités, en train de se costumer et de se maquiller. Ils m'ont accordé l'accès aux toilettes HOMME en rigolant. Après avoir fait ma petite affaire nous avons eu une conversation que le lieu et les circonstances rendaient libre et pleine de générosité réciproque. C'était comme un bol d'air pur, une flambée spirituelle et gaie, dans ces lieux dits "d'aisance".

Ils avaient préparé un spectacle-lecture de littérature irlandaise, et ceci au nom de je ne sais quel anniversaire culturel. J'étais à la fois émerveillée et perplexe (perplexe à cause de l'auditoire...).

Nous avons eu accès à la salle de spectacle : les vieillards arthritiques et les enfants au premier rang. Les comédiens nous ont distribué un programme, nous recommandant de le consulter en cours de représentation afin de bien identifier les auteurs des textes.

C'était un LABYRINTHE IRLANDAIS intitulé C'ETAIT LA BAS EN DONNY CARNEY. Joyce, Swift, Sterne, Yeats, Wilde, Beckett et d'autres, étroitement entremêlés, se sont mis à vivre sur la scène par simple lecture ou par jeux d'acteurs. Spectacle intelligent, de forte vitalité, prodigieusement étranger à la réalité Ongleise.

Nous étions un peu éblouis par cette puissante nourriture littéraire.

Nous avons fait nos adieux à ces comédiens en grande émotion paisible, pas du tout en état de Fureur !

Ils emportaient un exemplaire de la TRACE DE PSYCHE, avec l'espoir de le mettre en spectacle...

IV

FORCALQUIER

(La FUREUR DE LIRE : Fin)

La promotion du Club Stendhal devait s'achever ce lundi 18 octobre par une journée entière à la Carline, librairie de Forcalquier.

Vrai... c'est une librairie de rêve... profonde et pourvue de livres bariolés. Une belle terrasse d'accès s'étale devant sa petite vitrine et c'est sur cette terrasse que nous avons installé nos éventaires. Club Stendhal, Jacques Brémond, Actes Sud... ainsi que ceux des trois auteurs locaux : Pierre Pellegrin, Hubert Leconte et Magnan.

A notre arrivée ces trois messieurs étaient déjà assis à l'intérieur de la librairie. Ils papotaient méridionalement et je leur ai illico trouvé un surnom : les Pagnol's.

Forcalquier est une ville ravissante. Le lundi étant jour de marché j'ai abandonné les Pagnol's, Anne-Marie Jeanjean venue représenter Brémond, les libraires Françoise et Laurence, et je suis partie me promener. Devant l'église (très belle) une jeune femme triste crochetait du chanvre. Ses œuvres artisanales étaient accrochées au mur de l'église. C'étaient des objets charmants, utilitaires et d'apparence vieillotte. Ils m'ont séduite, j'ai acheté un sac bandoulière qui me plaisait beaucoup. J'ai longuement parlé avec cette jeune femme que j'ai ensuite photographiée (photo très réussie). Je m'extasiais sur cet artisanat authentique, essayant de lui communiquer ma flamme. Mais je n'ai pas obtenu un sourire et quand je lui ai demandé la permission de la photographier elle m'a dit d'un air las :

- Tant de gens le font sans me demander mon avis...

J'ai tenté de l'intéresser à la Fureur de lire. Elle s'en contrefichait

Cette notation a son importance. Elle souligne l'isolement général et l'ambiance désespérante : culture et artisanat vont de pair.

La matinée s'est écoulée ainsi : petits moments sur la terrasse de la Carline où nul visiteur ne se pointait, et grands moments dans le marché, au bistrot ou dans les rues avoisinantes. L'un dans l'autre le temps a passé et la Fureur de manger a commencé à nous travailler aux tripes.

Françoise Rabuté avait retenu une table à la MANNE CELESTE, petit restaurant situé à sept kilomètres de Forcalquier. On a rentré les bouquins, fermé la librairie et on est partis(à trois voitures).

Décidément dans cette Fureur de lire les repas auront été des moments privilégiés. Nous étions onze : Françoise Rabuté, Roger Minard (le berger photographe), Pierre Pellegrin (auteur du CONTADOUR) et sa femme, Hubert Leconte (deuxième Pagnol's, auteur des LARMES DU LUBERON), Laurence Duron (libraire de la Carline), Anne-Marie Jeanjean et son mari Jean-Pierre Ferrand, Blanche, Francis et moi-même. La manne céleste, sous forme de brochettes d'agneau et de salade de fruits nous fut dispensée par un jeune serveur vaguement asiatique qui excita notre curiosité (mais plutôt par habitude). On n'avait pas oublié le SYMPOSIUM. Nous voulions connaître son prénom, etc... Et voici que ce Fils du Ciel se prénomma Eric ! La ressemblance s'en tenait là... Cet Eric n'était pas écrivain mais tout bonnement jardinier pendant ses heures creuses. Toutefois il reconnut être le fils d'un auteur de Science Fiction : Michel Denut.

Nous avons mangé et fumé de tout notre cœur. J'étais entre Laurence et Jean-Pierre, en bout de table, ce qui me dispensait de me mêler aux conversations littéraires. Les deux Pagnol's ergotaient sans fin sur la misère éditoriale, ils étaient plutôt rasoirs. Mais Françoise Rabuté trônait au-dessus de tout ça comme une impératrice. Toujours prête à rigoler, goûtant tous les plats, furieusement vivante.

Et puis nous sommes revenus à notre Devoir de Fureur et nous l'avons assumé tout l'après-midi sur la terrasse de la Carline, avec une abnégation et un courage dont nul ne nous tiendra compte. Deux dames de Forcalquier sont arrivées pour entendre la très longue conférence de Leconte sur son livre. Il nous l'a raconté en entier : histoire des Vaudois, histoire triste. Ayant eu droit à ce récit point par point, avec toutes les références historiques à la clé, nous n'avons pas jugé bon de nous affliger davantage en achetant le livre. Hubert Leconte n'ayant posé l'œil sur nos écrits nous nous sommes séparés dans une indifférence courtoise et réciproque qui pourrait en dire long, beaucoup plus long que cette besogneuse chronique sur la Fureur de Jack Lang.

Ce bel après-midi automnal finissait. Nous l'avions subi en grelottant, n'osant nous éloigner du conférencier pour nous réfugier à l'intérieur de la librairie. En contrebas de la terrasse la rue nous offrait son spectacle quotidien : voitures, claquements de portières, enfants allant ou revenant de l'école, etc... J'observais tout cela. Vers quatre heures un elfe d'une dizaine d'années passa sur le trottoir. Un petit garçon de dix ans, l'âge que je préfère. Il avait les yeux verts, un air rêveur, et marchait un peu en somnambule comme font les enfants quand leur tête est pleine de rêves. "Il est pour moi" me suis-je dit et je l'ai contemplé de tout mon désir. L'elfe s'est arrêté. Je le voyais derrière la grille, écarquillant ses yeux verts, essayant de participer au spectacle étrange que nous lui propositions. Peut-être nous voyait-il comme des animaux en cage ? Assis frileusement et nous taisant tandis que pérorait à mi-voix un personnage sentencieux dont il n'apercevait que le dos ?... Mais l'elfe s'en est allé... et je n'ai plus vu que son cartable rouge et bleu sanglé sur ses épaules...

A cinq heures on a rentré tous les livres dans la librairie. Nous n'en avons vendu aucun (si ce n'est Anne-Marie Jeanjean un de ses bouquins minuscules dont le format avait rassuré quelqu'un).

La Fureur de Lire s'éteignait. Jusqu'à l'année prochaine.

V

ALBERTVILLE (23 octobre)

"Vivre ensemble"

Tel était le nouveau slogan. Il nous convenait davantage. Il faut dire qu'il était issu du cerveau de Colette Godeborge.

Il n'avait rien de fracassant mais dans sa modestie il visait juste,

C'est pourquoi après trois jours de repos chez les Boutet, à Grenoble, nous avons pris la route d'Albertville, emmenant avec nous Jean Bron (sa vue est si basse maintenant qu'il ne peut plus conduire).

Albertville est la patrie du Club Stendhal, ne l'oublions pas. Mais quelle patrie ! A peine étions nous entrés dans la vieille salle du Val des Roses que nous nous sentions chez nous ! On me reconnaissait. On se réjouissait...

Colette, amaigrie et anxieuse (elle entrait à l'hôpital le surlendemain) se démultipliait. Son intelligence flottait partout. Elle nous a annoncé au micro que cette journée était informelle et conçue pour lutter contre la connerie.

Entre dix heures et midi nous avons eu trois topos intelligents. Une certaine madame Coret, DVS. (Mais personne n'a su me dire ce que signifiait ce sigle). Elle a parlé de la vie des personnes âgées. Ensuite un certain Gaymard (député RPR) a fait un exposé très clair sur le financement des retraites. Enfin, Jean Bron nous a livré sa réflexion sur la vie associative et sur l'intérêt qu'elle représentait pour les retraités. Il en a profité pour souligner l'extraordinaire mutation de société que nous sommes en train de vivre. C'était clair, net et profond.

Tout le monde écoutait.

Après un repas dans une crêperie voisine, nous sommes revenu à la salle du Val des Roses. Les activités ont repris à quinze heures et pour mettre en train tous ces gens venus si nombreux on a commencé par un jeu. Un jeu pour lutter contre la connerie. Colette utilise les armes de la connerie, et elle mérite ici un coup de chapeau.

Une dame s'est placée devant le micro et elle a lu des poèmes extraits de la plaquette Albervilloise. Après chaque poème une pause. On devait dire si le poème avait été écrit par un jeune, par un adulte ou par une personne âgée. Si on devinait juste on gagnait un livre (à choisir dans les stands d'exposition).

Aussitôt une Fureur Joyeuse s'est déchaînée dans la salle. J'ai gagné un bouquin et j'étais fière comme tout. Une fois ce jeu terminé il n'a pas été difficile d'amorcer les rencontres. On allait de stand en stand, on échangeait des idées, des adresses. C'était épatant. Le Club Stendhal vendait des livres. On s'intéressait au "Strano" (on se souvenait de Daniel).

J'ai eu quelques contacts sympathiques avec des écrivains auto-édités. En particulier avec une femme poète qui publie ses œuvres sur une imprimante et n'en tire que peu d'exemplaires à la fois, juste ce qui convient pour une Foire du Livre : vingt ou vingt cinq. Tirage artisanal mais propre, qui correspond au seul plaisir d'être lu.

L'ingéniosité, dans ce domaine, me fascine. J'y vois le sursaut de la vie et c'est très consolant.

Au fond de la salle, près du podium, se tenait un groupe de jeunes bosniaques qui vendaient un journal de leur composition, mais aussi d'horribles "objets d'art" en pâte à sel confectionnés par leurs mères. La guerre était là, elle aussi... elle avait sa place... j'ai acheté journal et pâte à sel.

Pour finir, Colette a repris le micro afin de résumer cette journée et d'en tirer réflexion.

Elle était très émue, au bord des larmes je crois. Nous avions le sentiment qu'elle nous faisait implicitement ses adieux.

Elle a ensuite hélé Chérif Ferdjani qui venait juste d'arriver et lui a intimé l'ordre de conclure. Chérif a pris docilement le micro et puis, tel un lion rugissant, il nous a jeté à la face la fermeture des frontières et le drame des immigrés.

Que dire ?

Les faits parlent d'eux-mêmes. D'un côté la FUREUR DE LIRE, compassée, ennuyeuse, préfabriquée et besogneuse. Et de l'autre côté, la Vie...

VI

LE SALON DU LIVRE DE PAU (26 novembre)

Je le citerai "pour mémoire". Nous nous trouvions à Pau, chez Jacques, pour fêter ensemble nos quarante ans de mariage, et un Salon du Livre était annoncé.

Il se tenait dans un Hall d'Exposition assez vaste et sinistre comme un parking. La seule originalité était qu'ici il fallait payer quinze francs pour avoir accès aux stands (je ne me suis pas privée de critiquer aigrement ce péage).

Que dire ? Tous les Salons du Livre (ils pullulent) se ressemblent. Gros libraires et grands éditeurs bien placés, au centre, et toutes les petites activités éditoriales merdiques dans les coins sombres. Cette fois j'étais du côté des consommateurs (les enfoirés). Il m'a été douloureux de faire à d'autres ce que d'habitude on me fait. Je me suis approchée d'un stand où un poète seul se tenait assis, l'œil vague, derrière ses œuvres en vente. J'ai feuilleté un livre, constaté (hélas, hélas) que ces vers n'étaient pas bons, ai refermé le livre. L'ai reposé sur la table en évitant de rencontrer le regard du poète et m'en suis allée le plus silencieusement possible.

J'ai glané des tas de prospectus, en particulier sur l'auto-édition (phénomène qui grandit à vue d'œil)...

VII

FLORENCINO MOLINA CAMPOS (décembre 93)

Il y a quelques jours, pendant que je faisais un peu de shopping à Castres, Francis est parti de son côté dans la ville pour voir s'il n'y avait pas quelque exposition à découvrir.

Il a fini par dégotter, dans les couloirs du premier étage du Théâtre Municipal, une série de toiles peintes par un artiste argentin. Scènes de la vie campagnarde dont la plupart se situent dans les années cinquante. Francis a aussitôt remarqué que ce Florencino Molina Campos était tout à fait contemporain d'Artemoff, étant né en 1891 et mort en 1959. Il s'est intéressé à cette imagerie picturale où sous un aspect subtilement caricatural jaillissaient une gaîté et un humour exquis. Les personnages étaient traités avec une grande finesse de pinceau. Les visages se ressemblaient souvent, donnant un effet encore plus grand de "scènes collectives".

Nous avons un peu de temps. Francis m'a donc entraînée au théâtre. Dans la pénombre des couloirs j'ai fait avec bonheur un petit pèlerinage argentin.

Jusqu'ici ce n'est qu'une scène de la vie quotidienne. Je n'en aurais probablement pas pris note s'il ne s'était passé à la fin de cette visite quelque chose de très inattendu.

Près de l'accès aux couloirs se tenaient deux dames grisonnantes. Elles assuraient l'accueil. Sur une table quelques brochures empilées : un catalogue, de facture soignée, avec des reproductions en quadrichromie.

J'ai feuilleté la brochure, tentée de garder un souvenir de ces peintures qui me plaisaient :

- Combien ? ai-je demandé tout en me disant que j'étais idiot de accumuler chez moi ce genre de choses.
- On vous l'offre, m'a répondu une des dames.
- Vous offrez ce catalogue ? ai-je dit stupéfaite.
- Pas à tout le monde... On choisit... mais à vous on vous l'offre...

Un tel geste m'a réveillée de toutes mes torpeurs culturelles. Je me suis mise à bavarder avec ces femmes. La plus grosse était la fille du peintre (elle ne parlait pas très bien français). Elle avait presque mon âge me semblait-il (mais j'ai lu ensuite dans le catalogue que Hortensia Maria Campos était née en 1921). Nous avons évoqué Artemoff, bien sûr.

Nous nous sommes quittées avec regret.

En regagnant la voiture je n'en finissais plus de penser à ces femmes. Nous comprenions ce qui s'était passé dans leur tête. Elles étaient là, confinées avec les peintures qu'elles aimaient dans ce premier étage sinistre d'un théâtre où personne ne venait. Elles ont vu arriver Francis. Elles ont été heureuses qu'il regarde les tableaux. Et puis quand elles l'ont vu revenir avec sa femme une demi-heure plus tard, elles ont exulté. Elles ont décidé que nous avions droit au catalogue !

Je le conserve pieusement. Outre le plaisir de revoir ces peintures dont le charme me surprend toujours, chaque fois que je l'ouvre je pense à la grande misère culturelle de cette fin de siècle. Qui pousse les pauvres à parler aux pauvres, et qui les entraîne dans une gratuité tout à fait contestataire...

VIII

EN CALCAT OU LA FINANCE EDITORIALE

Henriette Tommy-Martin a fini par écrire son fameux bouquin où elle relate son pèlerinage à pieds (en 1984) de Normandie à Jérusalem. Aucun éditeur n'ayant accepté son manuscrit elle s'est auto-éditée.

Le livre est beau, de facture soignée, avec une reproduction en quadrichromie sur la couverture : un pèlerin médiéval. Au dos une minuscule photo en couleurs d'Henriette poussant sa charrette et marchant vers Jérusalem.

Henriette est mon amie depuis des années. Je l'ai connue à Tunis. Nous nous sommes toujours bien entendues. Elle est artiste, gaie et pieuse. Elle faisait à Carthage des tissages superbes et nous avons toujours sur nos lits de belles couvertures de laine brute, travail des femmes du Kram dont elle guidait et vendait les ouvrages.

Quand Henriette est partie pour Jérusalem elle avait environ 62 ans, mais basta ! elle a accompli son projet ! Maintenant le livre est là, illustré de croquis et de portraits faits au cours de son voyage.

C'est un livre original et très pieux ; malgré mon esprit libre-penseur je l'ai lu d'une traite. Admirant tout : la performance physique, la performance psychologique (un an de marche solitaire) et plus peut-être le courage d'écrire ensuite quels ont été les vrais motifs de cette aventure. A notre époque oser dire qu'on s'en va à pieds pour prier pour la paix me paraît un acte de sublime contestation.

Bien sûr je ne crois pas que prier pour la paix sur les routes fera régner la paix. Mais tout de même !

Ayant acheté deux livres par solidarité (un pour moi, un pour Cricri qui a bien connu Henriette en Algérie) je me suis sentie tenue de faire quelque chose pour ce livre. Hier après-midi j'ai mis mon chapeau, j'ai pris ma canne, et le livre d'Henriette sous le bras je suis partie gaillardement pour la librairie du monastère d'En Calcat. Perlette m'accompagnait. Nous étions très optimistes.

A qui proposer un tel ouvrage sinon à ces bonshommes réfugiés dans un sanctuaire de prière ? Quelle librairie était-elle mieux adaptée à sa vente que celle-ci ? Entre ses murs chargés d'œuvres de spiritualité le Saint Esprit laissait entendre comme un bruissement d'aile prometteur... Aïe ! Aïe ! Aïe !

- Un ouvrage en auto-édition n'est pas un bon livre, m'a dit le Père Libraire (un brun, assez jeune, avec un regard froid et bleu).

- Ce n'est pas mon avis.....

- Si un livre n'est pas accepté par un éditeur c'est qu'il n'a aucune valeur.

- Je suis écrivain... je connais le milieu de l'édition et...

- Tant de gens sont allés à pied à Jérusalem et ont ensuite écrit un livre ! a poursuivi le Père Libraire. Robert Laffont en a récemment publié un...

- Mais ne croyez-vous pas qu'un auteur préfère garder son entière liberté d'expression plutôt que de fabriquer un livre à succès ?

Je frémissais à l'idée de ce que Robert Laffont aurait peut-être exigé de ma pieuse Henriette. Le Père Libraire a haussé les épaules et il est parti téléphoner. Je l'ai attendu patiemment.

- Il me semble que ce livre a une place chez vous, ai-je dit quand il est revenu.

Il semblait déçu que je sois encore là.

- Nous-même avons édité un récit de pèlerinage à Jérusalem, a-t-il riposté comme pour me prouver que le monastère avait déjà donné sur le sujet.

La moutarde, j'en avais plein le nez !

J'ai donc déclaré d'un ton vraiment glacial que tout ce qu'il était en train de me dire n'était que le reflet de ce qu'on entendait partout. Il a poursuivi :

- Les auteurs sont enfermés dans leur œuvre... ils sont incapables de se juger eux-mêmes et...

- J'ai compris !

- Si vous ne me laissez pas finir mes phrases...

- J'en ai assez entendu !

Je lui ai tourné le dos. J'ai récupéré ma sœur accroupie devant un rayon de livres de musique et lui ai intimé l'ordre de ne rien acheter. Nous sommes parties la tête haute.

Qu'étions-nous pour ce moine ? De vieilles emmerdeuses. Et il n'avait rien à foutre de nos histoires sur Jérusalem.

La sainte colère qui m'habitait provoquait en moi un électrochoc salubre. Je marchais, mon livre sous le bras, agitant ma canne, dans cette belle campagne si verte. Une campagne qui jadis avait fait éclore un monastère.

Je me disais que j'étais comme Henriette sur la route de Jérusalem. Tant de couvents lui avaient refusé l'hospitalité... Je n'avais qu'une idée en tête : rentrer chez moi et écrire à ma chère pèlerine que l'inhospitalité ecclésiastique se poursuivait.

Ce que je fis d'un pianotement sec sur le clavier de la chère madame Erika.

(13 décembre 1993)

Troisième Partie

(Avril 1994)

I

VILLENEUVE TOLOSANE : LES COUSINES DE GIGI (13 avril)

Avril pluvieux et froid qui se déroule au coin du feu sans espoir de soleil.

Un carton d'invitation pour un vernissage dans la banlieue de Toulouse. Perspective : y retrouver Louis Esquirol et sa vieille amie Geneviève Duboul. On y va...

Après une route difficile, pluie cinglante, itinéraire hasardeux, nous voilà enfin au Majorat de Villeneuve-Tolosane. Bâtiment rose et municipal. On monte un escalier et, oh ! bonheur, voici une grande salle pleine de tableaux !

Je ne sais pas si les tableaux ont une odeur mais j'ai le sentiment que si on renifle un peu en entrant dans une exposition on sait aussitôt à quoi s'en tenir.

Ce soir-là flottait comme un fumet délicat qui ouvrait un peu l'appétit. Il y avait en particulier trois grands tableaux devant lesquels s'agglutinaient les gens et dont on ne voyait que le haut : couleurs sobres et denses. En s'approchant enfin on découvrait qu'ils représentaient... des oreillers... mais de très vieux oreillers exhumés de quelque grenier et sentant bon la poussière... mollement affaissés... tendrement accouplés... faits de tissu ancien beige et gris avec de fines rayures sombres... On avait envie d'y poser la tête mais aussi de se tenir à petite distance en signe de respect. Par un effet d'art très subtil les deux tableaux de gauche représentaient des oreillers beige et gris mais le tableau de droite était différent. Il nous offrait un polochon décati, gros serpent flasque jaune et bleu, délicieusement avachi. Ce bleu de lapis-lazuli répondait de façon sublime aux reflets mordorés des deux autres tableaux. Ces peintures étaient absolument maîtrisées. On était sous le charme de tant de délicatesse et de vigueur de pinceau.

Au pied de ces oreillers sublimes nous avons rejoint Louis et Gigi (Geneviève Duboul). Très modeste, Gigi nous a entraînés vers son "coin". Elle avait exposé là cinq huiles sur papier intitulées MES COUSINES. Cinq œuvres assez grandes pour occuper un mur et le pan d'un autre.

Que dire de ces COUSINES ?

Trois femmes aux chairs très blanches, aux cheveux sombres, vêtues de noir. Occasionnellement coiffées de chapeaux vénitiens. Accoudées à quelque balcon de fer forgé. Ou encore têtes nues, vous faisant face d'un air timide et provocant. Femmes de la bourgeoisie occitane, un peu gourmées peut-être, mais dont on pressentait les rêves et l'esprit moqueur. Etrangères italiennes menées en gondole dans une fête un peu guindée. Poitrines opulentes et qui sait ? Petit duvet sur la lèvre supérieure...

On n'en finirait pas avec ces cousines et d'ailleurs je pense encore à elles et voudrais les revoir. Elles ne sont pas une simple image pour divertir. Oh ! que non ! Si on les approche on s'étonne de tout. De la facture des visages où le pinceau en délicates touches livre une infinité de non-dit. Une sorte de perspective imperceptible laissant sourdre une vie inépuisable...

Devant ces tableaux nous avons parlé et nous avons ri. Je décrivais à Gigi "mes" cousines (Gabolde) qui en vieillissant ressemblent toutes, à mon avis, à des pintades. Poitrine en promontoire, croupe cambrée, long nez pointé vers le sol... Gigi n'en finissait pas d'exposer ses théories sur les ressemblances humaines.

C'était épatant.!

II

DES INDIENS A MASSAGUEL (15 mai 1994)

La chronique se poursuit dans sa monotonie et on se demande de plus en plus mélancoliquement où nous mènent nos pas. Ils tournent en rond, qu'on le veuille ou non. Mais il s'agit d'un témoignage, après tout.

Ce dimanche aéré d'autan gris et de poussière nous emmène par pur désœuvrement au vernissage de l'exposition annuelle de peinture du village de Massaguel.

Massaguel est situé à deux kilomètres du monastère d'En Calcat. C'est un tout petit village mais ses habitants chantent et peignent...

La salle de la mairie avait ouvert ses portes et comme c'est une salle très petite elle semblait pleine de gens. Des objets artisanaux étaient accrochés un peu partout : patchwork, tapisserie "médiévale" réalisée avec soin (la machine à coudre électrique avait été d'un grand secours pour le fini d'une scène chiffon sur chiffon), bouquets secs et dentelles "crochetées" en coton blanc. Près de l'entrée quelques peintures à l'eau (gouache ou aquarelle) représentant des paysages aquatiques très bleus où la mer servait de support à de minuscules bateaux de pêcheurs. Une belle jeune femme très blonde, maquillée avec un soin qui rappelait étonnamment la facture de ces marines se tenait devant ses œuvres, empêchant un peu qu'on avance pour aller voir ailleurs. Elle venait juste de s'installer dans le pays. Nous donna son nom, son adresse. Le contact avec le Syndicat d'Initiative(s)² du Pays de Dourgne était établi.

Quelques huiles grimaçantes aux couleurs criardes nous suggérèrent ensuite d'accélérer notre cadence, mais une nouvelle halte s'imposait : converser avec le maire (qui est également Conseiller Régional). J'ai lâchement abandonné Francis à ces besognes conviviales car, dans le fond obscur de cette salle surchargée, je venais d'apercevoir comme un étrange et moelleux reflet d'Orient. Je ne m'étais pas trompée. C'étaient de charmantes et naïves peintures sur soie venues tout droit des Indes jusqu'à Massaguel. Un panneau explicatif assez détaillé m'absorba le temps que s'accomplissent les mondanités de mon époux.

L'homme qui proposait ces œuvres, tout heureux de mon intérêt, s'est alors manifesté. Un jeune type en short avec des yeux bleus débordant de vie. Il m'a expliqué qu'il allait en Inde chaque fois qu'il en avait la possibilité et qu'il ramenait une bonne quantité de ces peintures pour les vendre.

2 Faut-il un "s" ? Faut-il mettre au pluriel les initiatives d'un Syndicat ? Question sans réponse malgré mes recherches

Que faisait ce jeune homme à Massaguel ? Je l'ignore. J'ignore aussi son nom mais je lui ai conseillé de nous apporter son stock à Dourgne, cet été. Ces peintures jaillies de la tradition, reproduites à la main sur le fin support d'une soie naturelle plus douce que la peau humaine, feront à mon avis un contrepoids tout à fait judicieux aux Babars de la dame de Naves. En effet les éléphants indiens (qui sont des porte-bonheur) dressent leur trompe, mais bien autrement que ne le fait Babar.

Je ne veux pas me lancer ici dans une longue analyse sur les analogies et les différences sidérantes entre ces deux types d'artisanat. Le gouffre qui les sépare est infranchissable.

III

PREPARATIFS DE L'EXPOSITION ANNUELLE A LA MAIRIE DE DOURGNE

(27 JUILLET)

Citerais-je la visite éclair du Prince Alexis OBOLENSKY, la semaine dernière ? Il venait juste déposer quelques sculptures pour l'exposition... et le fait de recevoir à ma table (pour la première fois de ma vie) une "altesse" n'a rien à voir ici... On pourra consulter à ce sujet ma lettre à Daniel Strano (20 juillet).

Mais ce qui importe c'est que ces sculptures sont charmantes, délicates, pleines d'esprit :

Un couple avec un enfant enfoui dans le giron. Une femme voilée assise. Deux têtes (mâle et femelle) tendrement pressées l'une contre l'autre. Une sorte de vase pour fleurs, un réceptacle creux un peu sinueux avec en ses flancs deux visages aux yeux peints. Et surtout une petite église russe avec clocher et croix, délicatement peinte à la gouache.

Tous ces objets sont de petite taille et forment un ensemble que je trouve assez délicieux. Mais les avis sont partagés...

Aujourd'hui Alain et Josée se déploient dans la haute salle nue. Ils ne disposeront pas des tentures habituelles qui leur permettraient de normaliser les murs et pour l'instant ils sont très embêtés. Mais je leur fais confiance. Ce sont des as. Ils arrivent toujours à édulcorer la laideur et à mettre en lumière ce qui peut être regardé.

Je viens d'entrevoir une veillée sorézienne d'un bleu pâteux, avec des rosés et des jaunes appliqués avec grand soin. Œuvre hyperréaliste : deux vieillards surlêchés se tiennent près d'une flambée croûteuse, tandis qu'à gauche une jeune femme fait manger un enfant attablé ; sur la cheminée on aperçoit un réveil d'émail jaune qui est là pour donner l'heure (il me semble qu'avec ses conques arrondies et sa facture soignée il figure le point oméga de la toile).

Et puis un truc positivement hideux ! (mais là encore les avis sont partagés). Un genre de panneau moderne qui se veut provocateur et qui m'est apparu comme une évocation volontairement stylisée des Camps de la Mort (?). Mais l'horreur n'est pas dans le message... hélas... Elle est dans la facture : de larges à-plats horizontaux de couleurs banales, dont l'un est transpercé d'une ligne de fils de fers barbelés. Tout se termine en bas dans un noir absolu, avec dans l'angle de droite un barbouillage gris perle... sur ce gris d'hôpital est figuré un visage de petite fille, qui apparaît comme un cliché photographique, gris sur gris. Le nez, la bouche, le rire de l'enfant sont soulignés d'un trait de pinceau plus foncé. Il y a dans ce visage une puérilité de technique qui évoque le trucage et fait penser à la Pub du Vermifuge Lune... Qui a manigancé une telle horreur ? Et comment (me dis-je) peut-on se placer devant une toile vierge, animé de quelque obscur esprit créateur, pour perpétrer ensuite un truc pareil ?

Il y a beaucoup d'aquarelles et de peintures à l'huile sans grand caractère. Monceaux de paysages qui s'accumulent comme des paquets de nouilles au Supermarché...

Que vont-ils faire de tout ça ? Pour l'instant ils s'activent avec courage.

17 JUILLET

La pré-inauguration ou plutôt l'ouverture de l'exposition s'est faite cet après-midi, après le mariage du responsable de la Maison des Jeunes.

Il y a maintenant comme un petit snobisme à Dougne : se marier pendant l'exposition annuelle, et échanger le OUI fatal dans une ambiance artistique. Je ne vois aucun mal à ça, mais une Chronique est une Chronique, tout doit être signalé.

Cette inauguration officielle s'est faite à la bonne franquette avec quelques personnalités, toutefois. Le maire de Sorèze s'est extasié sur la fameuse "veillée" qui, dit-il, se situe dans sa maison de famille ! Il a décrété qu'il allait acheter cette toile. Mais quand il a su que l'artiste en demandait huit mille francs (eh ! oui!) son enthousiasme a subi une sorte de décroscendo pudique.

On m'a confié la garde de l'exposition le temps d'aller boire, car notre maire, comme à l'accoutumée, avait soif. J'ai pu observer chez les rares visiteurs qui ont erré dans la grande salle une absence totale de curiosité. Catalogue en main, ils essayaient d'établir une reconnaissance des artistes, mais ils ne regardaient pas les tableaux. C'était triste. Car leur était offert en pleine figure, dès leur entrée, les superbes toiles de LAUTH (peintre tarnais mort depuis peu). Ces œuvres se signalent par une extraordinaire puissance. Paysages ou peintures abstraites, l'homme défunt est là...

Mais il faisait une canicule "sévère", comme disait mon vieil ami monsieur Béchaux. Peut-être émoussait-elle la sensibilité des visiteurs ?

Je n'en suis pas sûre...

Ce même soir," nous sommes allés écouter une petite chorale allemande à l'église de Revel. Ils ont chanté le DIDON ET ENEE de Purcell. Ils ont très bien chanté et j'ai beaucoup aimé. Le final de DIDON était sublime.

Mais j'ajouterais autre chose, pour rester dans l'esprit de ma Chronique. Ces gens, qui étaient tous des amateurs, chantaient bien. Premier bon point. Ils ont donné une œuvre unique et non trente six petits morceaux éclectiques. Deuxième bon point. Enfin, ils étaient vêtus chacun à leur façon, sans aucun souci d'apparat, et quand le moment a été venu d'offrir des fleurs aux solistes, sur lieu des gerbes de glaïeul sous papier cristal habituelles, on leur a donné à chacun un beau tournesol ramassé dans un champ : troisième bon point.

Ce côté "naturel" m'a séduite. Et je me disais : l'art est là, oh ! enfin... Il se situait dans ce tout musical et dans le travail des choristes, sans se préoccuper du tralala mondain (qui la plupart du temps signifie qu'on se trouve dans un "contexte artistique et se substitue à l'art.. éternelle question de l'être et du paraître).

Il y avait une soixantaine de personnes qui s'étaient déplacées pour venir les entendre. Beaucoup de gens âgés. J'ai revu ainsi des êtres de ma jeunesse qui me semblaient devenus subitement vieux. La vie passerait-elle aussi vite qu'un courant d'air ?

6 AOÛT

Journée très "artiste".

Le matin, comme nous étions venus au marché de Revel nous en avons profité pour visiter l'exposition de pastels du peintre Chilien CLAUDIO MELLA. Et l'après-midi c'était l'inauguration, cette fois officielle, de l'exposition de Dourgne.

Est-ce la saturation ? Est-ce l'incuriosité ?

J'en garde un souvenir général d'ennui et de morosité. Seuls me restent en mémoire les confidences des artistes. Je suis de plus en plus perplexe. Je ne vois aucun lien entre la beauté et la réussite d'une œuvre et les tourments qui ont agité l'auteur de cette œuvre. Je commence à croire que tous ces bavardages "à propos de" sont le signe d'un manque de talent.

J'ai entendu parler beaucoup d'artistes en cette journée du 6 août. Une fois encore j'ai été frappée par le jargon vaguement freudien, et surtout par la liberté prise avec soi-même de s'auto-analyser. J'en conclus ceci : plutôt que d'aller vers quelque chose d'inconnu, ces malheureux se mettent le doigt dans la gorge pour vomir. Enfin, c'est ainsi qu'ils en parlent.

Les pastels de CLAUDIO MELLA ne sont guère exaltants. Il y a un manque de maîtrise dans le maniement du pastel (mais peut-être est-ce voulu ?). On dirait un travail au crayon de couleurs. Et puis les couleurs oscillent toutes entre le marron, le gris et le vert. Les cadres de bois sombre enferment encore plus ces œuvres déjà très éteintes. Les visages sont parfois assez beaux, ils interpellent, on y retrouve toute une vie de l'Amérique du Sud. Mais les nus, malgré un triangle de poils pubiens très noirs frisottés avec une certaine impertinence, les nus ne révélaient pas de dons très percutants. MELLA est un graphiste, un maquettiste, mais un peintre ?

Il a fallu écrire dans le livre d'Or. Pour ne pas livrer toutes ces pensées susdites je me suis enfoncée dans des thèmes nobles : ceux de l'exil et de l'accueil... et la fameuse route du Pastel... etc...

Ce rôle hypocrite qui consiste à bénir n'importe quoi n'est pas du tout dans mes capacités. Il me met mal à l'aise et me déstabilise. Je me sens à la fois comme un censeur terrifiant et comme un menteur épouvantable. La représentation que j'ai alors de moi-même est hideuse (toute proche des horribles critiques d'art parisiens).

Je n'aime plus du tout l'humanité. Je la juge. Pouah !

Il faudrait fuir ces expositions médiocres. Mais nous y pataugeons. Et avons inauguré pour la deuxième fois celle de la mairie de Dourgne.

La canicule faisait couler la sueur et asséchait complètement les esprits. Poussée par mon tyran il m'a fallu beaucoup mentir à propos de ce fameux panneau que je déteste et qui me fait penser au Vermifuge Lune.

À quoi bon écrire ces choses ? L'auteur de ce panneau est une femme tout à fait charmante qui semble gérer assez bien ses tourments. N'eût-ce été l'odieux visage de l'enfant ricaneur je l'aurais presque traitée en camarade. Nous nous sommes retrouvées assises l'une à côté de l'autre sous l'ombre relativement fraîche des platanes de la grande place. Le maire nous avait tous précédés. Dès le dernier discours du dernier officiel, il avait filé au bistrot pour présider les rafraîchissements.

Bref, je me tenais loin du maire et près de cette personne à qui mon mari avait dit d'un air très suffisant que je ne supportais pas son panneau. Je m'en suis encore une fois bien sortie grâce à mon éducation bourgeoise, décidément indélébile (mais ma rancune pour l'époux prenait des proportions inquiétantes).

A côté de madame Vermifuge il y avait une vieille demoiselle de Roquecourbe, très douce et je crois aquarelliste. Elles se sont mises à échanger des pensées sur leurs créations et j'ai découvert tout à coup que la demoiselle aquarelliste était une adepte du bouddhisme (ou de quelque chose d'approchant). Elle flottait, et considérait la vie comme une scène de théâtre passagère.

Quant à moi, je représentais je crois la bourgeoisie obtuse de façon assez crédible.

13 AOÛT

Une petite galerie de peinture s'est ouverte rue de Dreuilhe à Revel. J'y suis entrée pour acheter un poster : une reproduction de Egon Schiele. J'ai parlé avec le jeune peintre, mais il était tellement intimidé qu'il ne montrait pas ses œuvres (des tableaux trop anciens, m'a-t-il dit, et dans cette bouche juvénile ça avait quelque chose de cocasse).

Les œuvres de clients, affichées sur les murs, étaient malhabiles, un peu scolaires et très gnangnan.

Ce même jour, le soir, nous sommes allés à Sorèze entendre un chœur d'hommes basques prénommé OLDARA. Nous les avons déjà entendus il y a quatre ans dans le cadre de la vieille école. Cette fois-ci ils se sont produit à l'église (dont l'acoustique est désastreuse).

Je gardais un bon souvenir du précédent concert. Peut-être que ce bloc résolument viril avait ému ma féminité ?

Aujourd'hui ils ne m'ont pas déçue mais... je me suis livrée toute la soirée à mille petites réflexions cochonnes, je ne sais pas pourquoi. Du style : "que de bites ! que de bites ! qui choisir ?". Sans doute y a-t-il dans tout groupe unisexe une sorte d'affront à la nature. Quelque chose d'inaccompli ou quelque chose d'hostile... va t'en savoir...

Mais l'univoce est toutefois sublime et c'est avec un plaisir profond que j'ai retrouvé ce bloc de voix mâles, puissantes, qui résonnaient comme un hallali.

J'en avais choisi un : un jeunot au visage régulier et à l'air particulièrement candide. Il se tenait au milieu de la seconde rangée, plus grand, plus athlétique que les autres. (Cricri me manquait beaucoup, je ne cessais d'imaginer toutes les bêtises que nous aurions dégoisées à nous deux).

Mais enfin c'étaient des Basques. Et les Basques, on le comprenait aisément, son frustes, virils et un tantinet panaches. On le sentait surtout lorsqu'ils ont chanté trois négro spiritual. Dans leur bouche "Deep river" perdait absolument sa négritude et sa mélancolie, tout ce qui noue nos tripes et nous met au bord des larmes. On reconnaissait la mélodie, bien sûr, mais c'était avec regret.

Ils se sont mieux débrouillé à mon avis avec les mélodies slaves. SALAVIOU, la seconde, contenait tout ce qu'il faut de douceur et de vigueur pour émouvoir.

Faut-il en conclure que les Basques, ces personnages tellement autonomes, sont plus proches des Russes que des Nègres ? Je ne le pense pas.

A la sortie j'ai dénombré dans l'assistance (nombreuse et enthousiaste) beaucoup de cheveux d'argent, beaucoup de lunettes, beaucoup de cannes.

Doit-on en déduire que seuls les gens âgés aiment la musique basque ? la musique tout court ?

Ou bien que seuls les gens âgés, aujourd'hui, ont suffisaient d'argent pour se payer un concert ? (ceci est une perfidie de ma chronique).

Dans la foule, un peu penché et marchant lentement, il y avait le docteur Gorostis.

Un Basque... un vrai...

31_AOÛT

VISITE DU MUSEE DE GRENOBLE

Noté, pour mémoire, dans ce fatras de pseudo culture, comme un moment de vie véritable (sur le plan "artistique").

Les musées modernes sont admirablement conçus pour la contemplation (ou la fréquentation) de la peinture. Celui-ci est vaste et d'une agréable blancheur. Deux étages. On le parcourt avec un vif sentiment de promenade.

Est-ce parce qu'il vient d'ouvrir et qu'il n'en est qu'à ses débuts ? Les murs ne sont pas surchargés et c'est bien.

Un "ST SEBASTIEN ET STE APOLLINE" du Perugino m'a retenue un grand moment. L'équivoque douceur de ce St Sébastien au corps efféminé où une seule flèche fichée dans une cuisse évoquait à peine le martyr. Son regard ambigu tourné vers Apolline surchargée de voiles et ployée me donnait un petit frisson de perplexité très jouissif. Trois imposants Zurbaran... Et puis plus haut, des Matisse, un Chagall...

Je n'énumérerai rien ayant passé tout le temps de ces deux visites à fuir le discours "Ecole du Louvre" de notre guide, Françoise Zaidline. Pourquoi faut il toujours retourner à l'école ? alors qu'il fût si gai, en son temps, d'en avoir fini avec elle ? La culture contemporaine est résolument scolaire. Françoise, qui est compétente, expliquait tout : les dates, les effets de lumière, les couleurs... avec ici ou là une anecdote plaisante par pure pédagogie. Elle empêchait considérablement ce que j'appelle le contact physique avec la peinture : une approche, un enlacement, peut-être... un recul... une prise d'harmonie... et pour finir une observation minutieuse du détail pictural qui parachève tout ce qu'on a ressenti.

Une dame de notre groupe, dont j'ignore le nom, fuyait également Françoise et se rapprochait de moi. Mais elle n'avait pas du tout les mêmes répulsions... J'ai fini par comprendre que les tableaux l'irritaient et que c'était pour cette raison qu'elle n'aimait pas qu'on lui en parle.

Une dame teinte en blond, très propre et je dirais même aseptique.

Nous nous sommes trouvées ensemble face à un Chagall très beau. Une vache (je pense) et dans son ventre un adorable petit veau à l'envers, avec cordon ombilical. Le tout d'un tracé un peu enfantin, vous jetant au visage toutes les innocences perdues.

La dame regardait ça avec hargne.

- Ne me dites pas que c'est un cheval, a-t-elle décrété d'un ton réprobateur.

Et moi, conciliante :

- C'est un Chagall !

- Ce n'est pas un cheval !

- C'est un Chagall !

On aurait pu continuer longtemps ce dialogue absurde qui ressemblait à un poème de Prévert. J'ai enfin échappé à cette personne prodigieusement limitée et ai poursuivi ma visite en exquise solitude. Arrivée à ce que l'on appelle L'ART CONTEMPORAIN j'ai évité du regard des taches désordonnées sur de grandes surfaces, taches que l'on peut faire disparaître, paraît-il, en aspergeant le sol avec prodigalité.

Mais une émotion m'attendait dans la dernière salle. Il y avait là, accroché au plafond un mobile d'une beauté prodigieuse qui semblait avoir été conçu à mon intention. Une rangée de vieilles machines à écrire (Japy, Underwood) flottait. Noires et métalliques. Superbe symbole d'écriture. Un mécanisme ingénieux faisait fonctionner les claviers... ça cliquetait... ça cliquetait... et un ruban carbone noir, usé et plein de trous, pendouillait d'une des machines pour nous révéler que les mots percent la matière.

Subjuguée, j'ai mis la main sur l'épaule de Maria Quetsche, qui soudain était là, à mes côtés...

20 OCTOBRE

BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE DE REVEL : HENRIETTE TOMMY-MARTIN

Henriette Tommy-Martin fait un exposé sur son pèlerinage à pieds à Jérusalem, elle présente son livre JERUSALEM VERS TOI JE MARCHERAI. Ouvrage déjà cité dans ces Chroniques le 13 décembre 1993.

Je connais Henriette depuis plus de vingt ans. J'avais aimé son livre et favorisé cette réunion à la Bibliothèque de Revel.

Henriette m'a surprise. Son élan mystique a dépassé tout ce que je pouvais concevoir...

Debout, une règle au bout des doigts pour indiquer son parcours sur la carte murale, ce n'était plus ma copine. C'était un prophète.

Belle, blonde et rose, soigneusement vêtue de vastes habits couleur lin, elle jaillissait comme un personnage médiéval, livrant sa foi aveugle en la bonté de Dieu.

Nom de Dieu ! me disais-je, affolée par cette prestation, imaginant déjà ce que tous ces braves gens qui l'écoutaient devaient penser en cachette. Lorsqu'elle nous a décrit le repas pris dans une famille juive, peu avant son arrivée à Jérusalem, son émotion a atteint un paroxysme... Ce repas symbolique d'ouverture du sabbat, pain et vin partagé, était une réplique vivante de la Cène.

Henriette pleurait.

Malgré mon inquiétude personne n'a rigolé. L'assistance recevait réellement un message. Peut-être comme au bon vieux temps ?

J'ai regretté que nous n'ayons pas organisé cette conférence dans une église. Quand tous les livres ont été vendus, quand tout le monde congratulait Henriette, ça me tracassait encore.

- Mais non ! m'a dit Cricri en regagnant sa voiture. Elle a dit ce que les gens ont envie d'entendre.

Et ce fût peut-être un événement culturel.

20 NOVEMBRE

CUISINE DE LA MAISON DE DOURGNE

Mado donne une leçon pour fabriquer des BONBONS AU CHOCOLAT

Encore un événement culturel !

Ceints de tabliers, Louis Esquirol, Marianna, Josée Catalo, Alain Catalo, Cécile, Adrien, Cricri, Francis et moi, tous nous avons appris à tremper des bonbons au chocolat.

Mado livrait un art qu'elle tenait de son père. Dans le tohu bohu de la gaîté elle arrivait, avec une certaine gravité, à tout dire sur ce processus du bonbon fabriqué cent pour cent à la main.

Que de joie dans cette journée !

Et je citerai pour mémoire la fameuse réflexion d'Anne-Marie Blondel : "C'est du Bach !" disait-elle chaque fois qu'elle mangeait un bonbon de mon beau-père.

1995

21 FÉVRIER

PIERRE DORY : UN PEINTRE EXPRESSIONNISTE A GUETALEN3 (Tarn)

Entraînés par l'enthousiasme fou de notre fils aîné nous avons rendu visite à Pierre Dory.

Il pleuvait.

C'est toujours pour moi un mystère quand la maison d'un artiste (peintre ou écrivain) surprend par sa laideur. Vraiment... quand on ne ressent nulle part, même au milieu d'un mobilier très pauvre, une sorte de flamme dans ce qu'il est convenu d'appeler un lieu de vie...

Telle était la maison de Christiane Baroche, près d'Arles. Et le cadre "petit bourgeois" répondait à la valeur de "l'artiste".

La maison de Pierre Dory m'est apparue spécialement laide, sans ostentation. Des murs ternes, des meubles ternes, une lumière terne. L'homme aussi était sans vraie beauté, mais là c'est trop demander, bien sûr. Un physique de comptable ou d'employé des PTT... La femme, très plaisante il est vrai, mais arrangée sans imagination : teinte, maquillée, modestement vêtue mais comme le serait une dame de guichet.

Peut-être l'enthousiasme de mon fils m'avait incitée à imaginer des personnages de roman ?

Nous sommes entrés dans un genre d'atelier très sombre où étaient entassés une profusion extraordinaire de grands tableaux tous plus sinistres les uns que les autres, tous plus exaltés et plus noirs et gris les uns que les autres. Quelques thèmes : la danse, la tauromachie, des scènes de bistrot. Une imagerie fantastique qui donnait le frisson. Une puissance d'expression allant jusqu' à l'extravagance, mais en même temps follement répétitive. J'avais l'impression que chaque toile était comme la réplique de celle d'à côté.

Une peinture incontestablement riche et provocante. Mais qui pourrait vivre avec ?... J'en avais le frisson.

Nous sommes ensuite allés dans une véranda glaciale mais mieux éclairée et la femme du peintre nous a présenté une longue série d'aquarelles qui m'ont plu davantage. Des têtes de femmes, des portraits d'hommes, tout cela avec des couleurs beaucoup plus vives, souvent heurtées (c'est un peintre qui aime choquer). On appréhendait mieux ce talent vraiment très tourmenté.

Le peintre, à lui seul, mériterait qu'on lui consacre deux ou trois pages descriptives tant il est bizarre. Car si son physique est plutôt quelconque sa voix et ses discours incessants sortent vraiment de l'ordinaire. J'avais l'impression qu'il nous accablait de paroles pour noyer l'appréhension terrifiante qu'il ressent à nous montrer son œuvre. On aurait aimé hurler pour le faire taire... et quand il atteignait un certain paroxysme il foutait le camp au fond d'un sombre couloir. Sans doute allait-il recharger ses accus.

La femme avait une voix douce et compulsait les aquarelles d'une main amoureuse. Elle me fascinait beaucoup plus que son époux. Elle était comme le réceptacle apaisant de tout ce tumulte et tout compte fait c'est elle qui en exprimait la réelle beauté.

Le peintre, un peu flagorneur, appelait tout le temps mon fils "docteur" et l'encensait de compliments hyperboliques. Était-ce parce qu'un médecin a toujours de l'argent pour acheter des tableaux ? On se posait la question, bien sûr. Mais je crois surtout que l'admiration très vive de Benoît excitait le peintre et lui faisait du bien.

En tant que "maman du docteur" j'ai eu droit à un ravissant petit cadeau : un minuscule paysage d'un format large et court, le plat pays... Les Flandres grises avec des nuages et une rangée d'arbres presque gris (j'ai oublié de mentionner que Pierre Dory est Picard).

J'ai fait mettre de côté, pour une prochaine visite, une aquarelle en noir et blanc, vive esquisse d'une tête de femme aux yeux très sombres. Je ne suis pas sûre de l'acheter... Pourrais-je vivre avec elle ?

Benoît a acheté des aquarelles de visages qu'il a ensuite, m'a-t-il dit, rendues à Pierre Dory car elles étaient trop dures à vivre...

Que penser d'un tel artiste ?

En fait, on ne l'aime pas, il vous met tant de violence dans la tête.

J'ai un certain amour de la peinture, un amour bien à moi, un amour qui ne s'élançait pas vers ces imageries furibardes. Mon goût s'est forgé il y a longtemps. Dans l'atelier de Georges, à Sorèze. Au cœur des couleurs si vivantes de cette époque-là. Les fleurs naissaient, rutilaient. Les chairs se composaient lentement sur la toile, gardant toujours une luminosité limpide. Ces souvenirs là m'ont rapprochée plus tard de beaucoup de grands peintres. Ils ont été comme une école. Ouvrant ensuite la porte à la lente et incessante recherche de l'émoi pictural. Alors ?...

31 MARS - 1 AVRIL - 2 AVRIL

MONTPELLIER : MEDITERRANEE, PAROLES DE FEMMES

DES ALGERIENNES DANS L'ECRITURE

(organisé par "Théatr'Elles")

Spectacles et Plateaux de Paroles. Je me sentais à l'avance très intéressée (un horrible lumbago qui n'en finissait plus me donnait bien des affres, mais tout a été O.K.).

Tout a été O.K. et même beaucoup plus. Entre le schème "être intéressé" et ce que j'ai ressenti ensuite il n'y a aucune commune mesure.

Tout était parfaitement organisé et présenté. Nous avons d'abord contemplé les pastels et encres de Myriam Ben. Œuvres stylisées, parfois un peu faciles, qui ne me plaisaient pas réellement. Myriam Ben elle-même me paraissait déconcertante. Cheveux gris très courts, visage couperosé, corps lourd et jambes enflées, elle ressemblait plus à une paysanne auvergnate qu'à une femme maghrébine. Peu réceptive, parlant juste ce qu'il fallait pour ne pas être grossière, elle était vraiment inquiétante. Peu à peu, quand elle s'est exprimée enfin sur le podium, on a compris que c'était la souffrance qui l'avait rendue ainsi quasi muette. Elle ne consentait à dire que l'essentiel.

Sa pièce "Les enfants du mendiant", assez puissante, était habilement construite. Rendait avec justesse un état de fait. Myriam Ben a peut-être un cerveau d'homme, voilà ce que j'ai ressenti en entendant son texte. Dans ma tête c'était un compliment. Cela signifiait qu'on n'était pas aux prises avec les habituels bavardages de la création dite "féminine" (comprenez qui voudra).

Ce texte passait superbement malgré une mise en scène économe, des costumes plutôt moches et le peu de vraie théâtralité de Jocelyne Carmichael, qui n'est pas une excellente actrice mais qui est une femme de foi. Dominique Simon était par contre épatante.

Nous avons filé avant le colloque car il était tard et il fallait regagner Balaruc.

Le lendemain, 1er avril, fût une journée si dense que je me sens encore aujourd'hui incapable d'en retracer tous les détails. Nous avons sous les yeux quatre femmes : Christiane Achour, Zeineb, une autre Zeineb qu'on appelait Nina pour s'y retrouver un peu et Christiane Delteil (présidente du CIDF). A travers un discours entrecroisé qui ressemblait tout à fait à une conversation, nous sommes peu à peu entrés dans cette réalité terrifiante : la haine des intégristes pour le corps de la femme.

Cette haine on n'en finissait plus d'en ressentir l'horreur. Ces femmes ne faisaient qu'égrener des faits. Parfois elles donnaient des explications, mais juste ce qui était nécessaire.

Elles s'exprimaient avec prudence, mettant toujours au premier plan une intelligence lucide. Aucun lyrisme... c'était inutile...

L'après-midi elles ont enfin abordé le "mariage de jouissance", cette coutume importée d'Iran qui ouvre la porte aux terroristes pour le rapt et le viol des jeunes filles.

Cette journée s'est conclue avec la lecture par Jocelyne, Dominique et Michèle, de textes et poèmes écrits par plusieurs algériennes. On était à l'intérieur de toutes ces choses qu'on a coutume de lire avec un petit frisson éphémère dans la presse (LE MONDE, T. C., etc...)

On y était.

Le dimanche matin elles nous ont parlé de l'écriture de toutes ces femmes. On comprenait qu'elles représentaient une force spirituelle extraordinaire dans ce pays dévasté.

Je les ai toutes embrassées avant de les quitter.

Ce n'était pas une manifestation culturelle. Ce n'était pas un de ces petits ronrons nombrilistes plus ou moins esthétisants dont on peut rire ensuite en rédigeant une chronique. C'était un acte de vie.

De survie.

Si l'écriture s'associe de la sorte à la vie, alors l'espoir est là. Il ne fera que grandir... Amen.

Pour mémoire j'évoquerai quand même le passage rapide, le dimanche matin, de MELIKA MOKADEM. Femme algérienne, bien sûr, mais qui s'en est tellement bien tiré ! Elle est actuellement médecin à Montpellier et son mari (richissime) est peut-être français ? Melika, "femme en vue" s'est permis de nous lire de très longs passages de son dernier manuscrit (à paraître, très certainement). Texte médiocre, ennuyeux, avec de lourdes fautes de français telles que "scintillations". Elle riait avec complaisance aux passages présumés drôles. Un silence poli régnait dans la salle. Cette personne que je n'aime pas beaucoup on l'aura compris, a conclu sa prestation en affirmant qu'à l'heure actuelle si l'on est femme et maghrébine de surcroît on a beaucoup plus de chance d'être publiée que n'importe quel autre genre d'écrivain. Merci ! Nous savions ! Mais jusqu'ici nous n'en voulions pas du tout à nos sœurs.

3 AVRIL

"FAMILIA" de FÂDHEL JAIBI

(pièce tunisienne, spectacle donné à Toulouse au théâtre D.Sorano)

Décidément c'était ces jours ci un retour en Afrique !

Aujourd'hui, après avoir visité l'exposition de photos très "touristiques" de Jacques Perez ("il a perdu son âme en chemin" m'écrivait Michèle Dupond à propos de cette exposition qui a eu lieu à Paris avant de passer à Toulouse) le soir, avec Cricri, nous avons été voir une pièce tunisienne.

Je n'avais encore jamais été en contact avec ce théâtre tunisien contemporain dont on disait déjà grand bien quand nous étions encore à Tunis.

Cette pièce nous a ravis. Mi en arabe, mi en français, on pouvait la comprendre parfaitement même si on n'entendait pas l'arabe. La mise en scène était très habile, le jeu des acteurs excellent. Spectacle résolument moderne, inventif, joyeux, scatologique et en même temps très profond.

Ce qui m'en restera c'est le sentiment d'une explosion de vie. Les acteurs, m'a-t-il semblé, étaient de ceux qui avaient joué dans le film HALFAOUINE.

Une des actrices, en particulier, a fait une prestation extraordinaire, quelque chose qu'on ne peut absolument pas oublier. Elle incarnait une vieille femme décatie, portait lunettes et dentier, marchait de travers, était enveloppée de cent petits fichus, etc... Afin de séduire le seul homme de la pièce (un flic) cette vieille que depuis une heure on était accoutumé à voir si vieille tentait de retrouver sa jeunesse. Elle apparaissait donc entre deux flash d'obscurité, chaque fois un peu plus jeune, chaque fois un peu plus attrayante, pour soudain, comme par magie, être elle-même : une femme très belle, avec de superbes cheveux frisés et des yeux clairs pleins de malice. Enfin, enfin, on savait qui elle était réellement... mais ce n'était pas fini... ce n'était qu'un début... par un jeu de mimiques très étonnant soit elle semblait revenir à la vieillesse soit retrouver passagèrement sa jeunesse... De quoi être subjugué ! De quoi rêver à toutes les étapes de la vie sur une même personne... En fait, cela durait à peine quelques secondes, mais c'était saisissant. Zouc me revenait en mémoire, je la revoyais en gros plan imitant un nouveau-né... et je crois que ce jeu de la tunisienne était encore plus fort que ce que nous avait donné Zouc.

Quand la vie se mêle ainsi au spectacle on est en plein bonheur.

11 MAI

PAU : LA PASSION SELON SAINT JEAN

Je cite ce concert pour mémoire, le chœur (ou chantaient Jacques et Marianne) était excellent. Seules les deux solistes femmes étaient mauvaises, hélas... Et le passage que j'aime tant, au moment de la mort du Christ avec l'écho poignant de la viole de gambe, n'a pas été fameux. La soliste se gargarisait, sa voix se perdait dans sa gorge au lieu de s'élever en pure gravité.

Mais ce concert était surtout une affaire de famille ! Nous occupions deux bancs d'église : Monique, Jean-Claude, Linette, Françoise, Norbert, Emile, Francis et moi-même...

Entre Francis et moi le jeune Emile (huit ans) tanguait un peu sur ses jambes mais se tenait bien droit tout de même. Il ne s'est assis que quand il n'a vraiment plus pu se tenir debout. Appliqué, un peu tendu, il s'épuisait à suivre l'histoire de ce Jésus dont il n'avait jamais entendu parler en lisant le programme où les repères de la passion étaient donnés.

Il y avait la musique (et quelle musique !). Il y avait ce bel enfant brun, sa joue mate, son front sérieux. Cet enfant qui s'imprégnait de ce mystère, admirant son père et sa mère qu'il assimilait aux harmonies de Bach. Et il y avait nous, à ses côtés... C'était vraiment un moment parfait.

J'ai toutefois compensé à l'épuisement d'Emile. Je lui ai donné un petit morceau de chocolat noir que j'avais dans mon sac, et je crois que la saveur du chocolat et son pouvoir nutritif ont fait alliance dans le corps d'Emile avec toutes les merveilles de cette soirée où il s'est senti "grand".

18 MAI

DOURGNE : ACCUEIL DES PEINTRES

Revenons un peu à la Hideur Satisfaisante ! et plongeons à nouveau dans l'univers familier du Caca-Bouilla.

Hier, deux peintres ont sonné chez nous pour nous proposer leurs œuvres (exposition de 1995).

Aïe ! aïe ! aïe !

Une femme et un très jeune homme, tous les deux fort sympathiques. Mais la gentillesse n'a rien à voir avec l'Art.

La femme s'est présentée comme "peintre amateur" et le jeune homme comme "peintre autodidacte". Mais ils avaient déjà exposé ensemble dans une petite galerie de Castres et ils étaient fort bien pourvus en audiovisualité : deux vidéocassettes.

Nous avons d'abord visionné les cassettes. Le transfert électronique sublime toujours un peu les choses, mais je me méfiais... et j'avais raison....

Quand nous avons contemplé les tableaux j'ai surtout détourné les yeux, je dois l'avouer. Les œuvres de la femme, en particulier, épouvantaient ma rétine. Je pense n'avoir encore jamais eu sous les yeux de peinture aussi soigneuse, aussi figolée. Rien ne dépassait. L'huile luisait. Les couleurs (ni belles ni laides) produisaient un effet de coloriage absolument désarmant. Dans ces cas là je ne dis rien et prends un air pensif.

Le jeune homme, lui, était bavard. Doué d'une voix qui se posait bien il semblait adorer faire des discours. Je me suis fait très vite une opinion : c'était un technicien qui s'était égaré dans la création. Il ne se sentait absolument pas perdu dans ce domaine hasardeux parce qu'il y avait établi des repères qui lui donnaient toute satisfaction.

Il y avait de la sensualité et de la gourmandise dans la façon qu'il avait de parler de lui-même. Mon oreille était conquise car on se sentait vraiment heureux pour lui.

Il nous a expliqué que toute sorte de produits nouveaux arrivaient sur le marché, qui favorisaient merveilleusement sa créativité. Il nous a surtout parlé d'une espèce de "mortier" (très onéreux, cent francs pour un pot minuscule). Ce mortier était très excitant. Il se manipule avec les doigts, il permet de conjuguer étroitement la sculpture et la peinture. Toutefois, il faut faire vite, très vite, car le mortier durcit illico. Quand on commence à l'étaler sur la toile il faut savoir où on va.

Ensuite il nous a soumis l'image du soleil. Image qu'il a conçu avec ce matériau...

Comme je le subodorais depuis le début de son exposé ce matériau était traître. Le soleil, en relief rose, ressemblait au lion de la Metro-Goldwin-Meyer. Mais c'était toutefois une version grumeleuse. La luminosité de l'astre s'enlisait dans le travail hâtif des pouces de l'artiste.

Je n'en dirai pas plus. Je ne parlerai pas du Sphinx Egyptien surréaliste, une huile lisse avec dominante bleue. Non, je n'en dirai pas plus.

J'ai lu cette semaine un livre terrible : L'ART MODESTE, NOTE SUR LA CROUTE, d'Alain Sevestre (éditions Gallimard). Je crois que cette lecture a puissamment affûté ma méchanceté naturelle.

13 JUILLET

FEMMES PASSION

(Exposition féminine internationale : Giroussens)

Afin de voir enfin exposées les sculptures de Josée dont nous avons tout l'hiver observé la lente maturation, nous nous sommes rendu avec enthousiasme à ce vernissage. Il faisait 38°.

Giroussens est un village ravissant, tout en briques rosés, un point de vue aménagé sur la place de la mairie, donne accès aux larges horizons d'une plaine en moiteur d'été, près fraîchement fauchés d'un jaune doux, arbres verts et rivière.

.La salle d'exposition, toute en longueur, avait des murs chargés de tableaux, mais l'œil était retenu par ces corps massifs de femmes (sans tête, sans bras, sans jambes) dont Josée a le puissant secret. Les sculptures occupaient l'espace. Au fond, à droite, cette paire de fesses superbes que j'ai si souvent admirée chez Josée (au point que j'ai le sentiment qu'elles m'appartiennent un peu). Un tronc. Deux femmes entières, plus graciles, une rouge, une jaune, n'étaient là semble-t-il que pour effet décoratif. Sur la gauche le fameux "paravent", deux panneaux onduleux où le corps de la femme (sans tête, sans bras, sans jambes) vous donne l'impression de jaillir de la matière.

Tout cela, hélas, en stuc. Faute d'argent. J'encourage Josée à couler des bronzes, Mais...

Les peintres n'offraient rien de percutant. La gentille Catherine Huppé propose toujours des dessins charmants et sages, portraits et nus auxquels il manque toujours un je ne sais quoi... Toutefois aujourd'hui elle présentait un vrai tableau : "LA FEMME AU CHAPEAU". Enfin une œuvre qui laisse entrevoir ceci : si Catherine Huppé était moins gentille elle serait un vrai peintre.

Il y avait : une Argentine (Maria Amaral), une Américaine (Mireille Drakuleck), une Française (Aline Poupeau), une Laotienne (Vin'Guyen), une Russe (Elena Mareychouk).

On remarquait surtout les paysages de l'Américaine, vastes et vigoureux où elle avait utilisé une technique assez particulière (huile et pastel, si j'ai bien compris). Quant au reste...

Il paraît que je suis méchante (dixit Josée) et redoutable quand je me tiens bien droite dans une exposition et que je me tais. Mais, faut-il être gentil ?

1996

4 AOÛT

Hier, vernissage de l'exposition annuelle, qui cette année comporte moins de peintures que les années précédentes.

Une très belle salle en hommage à un peintre de Castres : GARRIGUE.

La peinture de Francis REY (Revélois, invité d'honneur) ne me fait ni chaud ni froid (mais cela reste subjectif). Rey a un bleu bien à lui, très vif, rayonnant, triomphant, mais en dehors de ce bel effet de couleur ses toiles me semblent répétitives.

Ce matin j'assurais la permanence. Quatre petites filles sont entrées et j'ai prié celle qui chaussait des "rollers" de ne pas rester car elle risquait, en patinant de renverser des choses sur son passage.

Les trois autres ont visité l'exposition avec beaucoup d'application. A vue de nez elles n'avaient pas tout à fait dix ans. L'une d'elle, très blonde et un peu bégayante, faisait le guide. Il était clair qu'elle était déjà venue.

Nous avons parlé. J'ai appris qu'elles étaient les enfants des forains qui viennent chaque année pour la fête de Dourgne. L'une d'elle s'est toutefois vantée d'avoir une tante qui possédait "une vraie maison".

On a blagué. En leur honneur j'ai branché l'éclairage de la salle des GARRIGUE, et elles ont été très sensibles à cet égard. La petite blonde un peu bégue aimait réellement la peinture. Je les écoutais. La discussion entre ces trois petites filles était pleine de vie et d'intelligence.

En moi-même je me disais, une fois de plus, que les enfants sont presque toujours supérieurs aux adultes.

Elles m'ont posé toute sorte de questions. Chacune a affirmé ses préférences.

Revenues au bureau d'accueil nous avons continué à parler : de leur vie errante et de tout ça.

Je leur ai montré les livres du Club Stendhal, et désigné ceux dont j'étais l'auteur.

- Alors, vous êtes écrivain ? m'a dit la plus brune.

- C'est ça...

- C'est pour ça que vous êtes dans les musées ! a décrété la troisième.

J'ai éclaté de rire et leur ai promis de les mettre toutes les trois dans mon prochain bouquin.

Ensuite nous avons pris rendez-vous pour le soir même au stand de LA BARBE (la barbe à Papa) tenu par le père de la plus brune.

Elles sont parties comme trois elfes.

Elfes du plaisir de vivre...

FIN DES CHRONIQUES FIN DE SIECLE